This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

6000238430

ENTREVUE

DE

NAPOLÉON Ier

ET DE

GOETHE

ENTREVUE

DE

NAPOLÉON Ier

ET DE

GOETHE

SUIVIE DE NOTES ET COMMENTAIRES

PAR

S. SKLOWER

PROFESSEUR AU LYCÉE IMPÉRIAL DE LILLE.

LILLE

ERNEST VANACKERE, LIBRAIRE-ÉDITEUR

GRAND'PLACE, 7.

1853

210. h. 190.

LILLE. — IMP. VANACKERE.

SOMMAIRE

INTRODUCTION. — Admiration de Goethe pour Napoléon.

ANNALES de Goethe. — Son entrevue avec l'Empereur. — Passage de *Werther* blâmé par Napoléon. — Quel est ce passage? — Hypothèses des critiques et solution du problème.

NOTES. — Journaux du temps. — Le Congrès d'Erfurt. — Les salons de cette ville. — Mme de Recke. — Mme la princesse de La Tour et Taxis. — Le duc de Bassano. — Le maréchal Soult. — M. de Talleyrand. — Le duc de Montébello. — Le comte de Reinhardt. — Le chancelier de Müller. — Napoléon invite notre auteur à se rendre à Paris et à écrire un nouveau drame. — Fête du 6 octobre à Weimar. — La *Mort de César*. — Talma. — Napoléon et Alexandre au bal de la duchesse de Weimar. — Entretien de Napoléon et de Wieland. — Mémoires inédits de M. de Talleyrand. — Lettres de Goethe, de Zelter et de Reinhardt. — Origine du *Werther*. — La véritable Charlotte. — Correspondance inédite de Goethe et des époux Kestner.

APPENDICE. — Lettre de Wieland. — Portrait de Napoléon. — Derniers détails sur le Congrès d'Erfurt.

S'il est une étude intéressante, c'est celle de la vie intime des grands hommes. Jaloux de connaître tout ce qui les touche, nous voulons pénétrer dans les replis de leurs pensées, comprendre les secrètes opérations de leur esprit, découvrir les nuances les plus délicates de leurs sentiments. Nous avons leurs livres entre les mains; cela ne nous suffit pas. Une insatiable curiosité nous pousse à fouiller leurs mémoires, leurs lettres, à rechercher leurs autographes, à percer même cet incognito de l'intérieur qu'une certaine pudeur nous fait respecter chez les autres. Nous aimons à chercher dans leur conduite l'empreinte des opinions et des sentiments qu'ils ont exprimés dans leurs œuvres, à saisir les rapports nécessaires et nombreux du caractère moral et du génie, en un mot à comparer l'homme à l'auteur. Il faut cependant l'avouer: dans leurs ouvrages nous voyons l'homme

souvent se parer de tous les ornements qui peuvent plaire au public. Notre imagination rêve, derrière cette sorte de toilette recherchée, des pensées et des sentiments qui n'ont rien de ceux du vulgaire, et elle entoure le génie, même dans les circonstances les plus communes, de je ne sais quelle auréole qui le relève au-dessus des autres hommes.

Il semble toutefois que pour juger les grands hommes il faille se tenir à distance comme au théâtre. Si vous approchez trop, si vous pénétrez dans la coulisse, si vous voyez jouer tous ces ressorts cachés à dessein, les héros ne vous paraissent plus que de simples mortels. L'industrie du machiniste qui vous surprenait de loin vous semble maintenant peu délicate : l'illusion scénique s'évanouit par degrés et l'admiration s'affaiblit.

Si l'observation est vraie pour la plupart de ceux que nous désignons ordinairement par ce nom de *grands hommes*, il ne faudrait pas croire néanmoins qu'elle s'applique à tous ceux qui méritent réellement ce titre. Il y a des caractères exceptionnels qui sont grands en tout et même dans les moindres actions de leur vie; ce n'est pas d'eux qu'on peut dire qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre. « Cela vient simplement, comme le dit si finement Goethe, de ce que le grand homme ne peut être reconnu que par ses pairs. »

Il ne faut pas vouloir trop analyser les détails

insignifiants de la vie privée des grands hommes. Acceptons-les tels qu'ils se présentent; il y a certains défauts inséparables de la nature humaine qui sont presque toujours rachetés par les immenses et nobles qualités du génie.

De même, ne demandez pas au poëte le secret du drame. Que de fois il ne comprend pas lui-même les grands effets qu'il a produits et les nobles sentiments qu'il a peints avec tant d'art! Le plus souvent les sons divins qu'il a tirés de sa lyre ne lui appartiennent pas: dans les moments d'enthousiasme l'homme s'efface, et Dieu semble parler par sa bouche. Cela est vrai des grands poëtes, cela est vrai des grands hommes en général: philosophes, poëtes, hommes de guerre et législateurs, tous remplissent ici-bas une mission providentielle.

Il y a bien près de la poésie à la science; la raison et l'imagination mènent au vrai par deux routes différentes. Les hommes d'action aussi, les grands capitaines, quelque dédain qu'ils affectent pour les spéculations des penseurs ou les créations du poëte, ne sont, en dépit d'eux-mêmes, que les serviteurs des idées. Forts, grands et vraiment immortels, s'ils mettent leur épée au service des grandes pensées, ils ne laissent qu'une trace faible et fugitive, s'ils se bornent à remplir un rôle de destruction. C'est souvent avec l'épée qu'il faut tailler les tables de la loi; c'est toujours avec la raison qu'on les écrit.

Telle fut la double gloire de Napoléon : législateur et conquérant, son influence s'exercera désormais sur tous les temps.

« Napoléon, dit Goethe, vivait toujours dans l'idéal et n'en avait cependant pas conscience; il niait l'idéal et lui refusait toute réalité, tandis qu'il en poursuivait avec ardeur la réalisation. Mais sa raison si lucide et si incorruptible ne pouvait supporter perpétuellement cette contradiction intérieure, et ses paroles sont de la plus haute importance lorsque, dans les occasions où il est pour ainsi dire forcé, il s'exprime sur ce sujet de la manière la plus originale et la plus intéressante :

« Il considère l'idée comme *un être de raison...* »

. . . . . .

« Lorsqu'il s'entretient avec ses amis, il parle avec conviction et confiance des suites inévitables de sa vie et de ses actions. Il avoue volontiers que la vie engendre la vie, qu'une idée féconde exerce son influence sur toutes les époques. Il se plait à reconnaitre qu'il a donné une impulsion nouvelle, une nouvelle direction à la marche du monde[1]. »

L'enthousiasme du poëte pour la grandeur du héros

[1] Goethe's sæmtliche Werke in 40 Bænden. Stuttgart und Tübingen. — Cotta 1840. Bd. V, s. 305. *Goethe*, *Maximes et Réflexions*, traduites pour la première fois par S. Sklower. Paris et Leipzig. — Brockhaus, 1842, p. 89 et suiv.

éclate encore dans les strophes suivantes, que nous reproduisons dans l'original, pour ne pas détruire, selon une belle expression de Beethoven, la sublime architecture du rhythme. En effet, chaque mot s'y trouve à sa place et peint à larges traits le génie, la gloire et la puissance de l'Empereur :

Worüber trüb jahrhunderte gesonnen
Er übersieht's im hellstem geisteslicht,
Das kleinliche ist alles weggeronnen,
Nur meer und erde haben hier gewicht;
Ist jenem erst das ufer abgewonnen,
Dass sich daran die stolze woge bricht,
So tritt durch weisen schluss, durch machtgefechte
Das feste band in alle seine rechte.

Und wenn dem helden alles zwar gelungen,
Den das geschick zum günstling auserwæhlt
Und ihm vor allen alles aufgedrungen,
Was die geschichte jemals aufgezæhlt;
Ja reichlicher als dichter je gesungen!
Ihm hat bis jetzt das hœchste noch gefehlt;
Nun steht das reich gesichert wie geründet,
Nun fühlt er froh im sohne sich gegründet.

Und dass auch diesem eigne hoheit gnüge,
Ist Roma selbst zur wæchterin bestellt.
Die gœttin, hehr an ihres Kœnigs wiege,
Denkt abermal das schicksal einer welt.
Was sind hier die trophæen aller siege?
Wo sich der vater in dem sohn gefællt.
Zusammen werden sie das glück geniessen,
Mit milder hand den Janustempel schliessen[1].

[1] *Goethe*, édit. Cotta, VI, 284.

Nous ne pouvons résister à une vive émotion en lisant cette ode où le poëte, entrainé par son génie, s'élève au-dessus de lui-même, et nous élève avec lui dans les plus sublimes régions de la poésie lyrique. C'est le portrait le plus fidèle, le plus vrai, et en même temps le plus poétique de l'Empereur à l'apogée de sa fortune.

Mais Goethe trouve encore des paroles d'admiration pour le grand souverain trahi par le sort. Il lui reste toujours attaché. C'est avec une profonde douleur qu'il voit se préparer contre la France la lutte de l'Europe coalisée. Le poëte, placé entre deux sentiments qui se combattent, l'esprit de nationalité et la vive sympathie qu'il éprouve pour Napoléon, hésite un instant entre ces deux forces opposées ; son génie est travaillé par cette lutte intérieure, mais l'amour pour l'Empereur l'emporte à la fin, et il refuse de prendre part à ces combats acharnés contre cette belle France qu'il considère lui-même comme sa seconde patrie.

Les Annales de Goethe (*Monats und Jahreshefte*) contiennent plus d'une allusion à cette époque. Dans ces tablettes, où il consigne ses impressions et raconte les événements d'une vie si remplie, nous trouvons aussi un épisode du congrés d'Erfurt. Le plus grand intérêt de ce récit rapide, qui ne contient, il est vrai, que de simples fragments, consiste en ce qu'il nous fait assister à l'entretien du poëte avec l'empereur Napoléon. On voit que ces notes, destinées

seulement à fixer ses souvenirs, ne devaient pas voir le jour.

Je ne sais si je me trompe, mais il me semble que cette entrevue des deux plus grands génies de notre siècle doit naturellement exciter la curiosité du public et contribuer en même temps à faire connaître leur caractère.

Nous donnons la traduction de ce morceau remarquable qui renferme une énigme dont Goethe ne nous a pas laissé le mot dans ses nombreux ouvrages, mais on nous saura toujours gré de l'avoir publié pour la première fois en français et d'y avoir ajouté les hypothèses de quelques critiques sur ce point obscur. Nous essayerons même de résoudre ce problème, grâce aux dernières publications faites en Allemagne et aux recherches particulières auxquelles nous nous sommes livré.

Nous plaçons à la fin de ces pages, à titre de renseignements et de pièces justificatives, quelques notes empruntées à des ouvrages fort peu connus en France, et un second entretien de l'Empereur avec Wieland qui captivera, nous osons le croire, l'attention de tous les esprits sérieux.

Le lecteur jugera si nous avons apporté à ce travail le soin qu'exige une telle étude. D'autres, sans doute, avec les matériaux dont nous disposons auraient

mieux rempli une pareille tâche; mais personne ne l'eût fait avec plus d'admiration pour ces deux grands hommes, dont l'un fut proclamé par le monde entier le premier capitaine de tous les temps, l'autre, du consentement de l'Europe littéraire, le premier poëte des temps modernes.

S. S.

ANNALES DE GOETHE

ERFURT ET WEIMAR

1808

—

SEPTEMBRE ET OCTOBRE

SKIZZE

—

SEPTEMBER 1808

(WEIMAR.)

In der hælfte des monats bestætigt sich die nachricht von der zusammenkunft der monarchen[1] in Erfurt.

Den drei und zwanzigsten.

Marchirten franzœsische truppen dahin.

[1] Napoleon und Alexander.

ESQUISSE

SEPTEMBRE 1808

(WEIMAR.)

Vers le milieu du mois, la nouvelle de l'entrevue des souverains[1] à Erfurt se confirme.

Le vingt-trois.

Les troupes françaises s'y rendent.

[1] Napoléon et Alexandre.

Den vier und zwanzigsten.

Kommt grossfürst Constantin in Weimar an.

Den fuenf und zwanzigsten.

Kaiser Alexander.

Den sieben und zwanzigsten.

Die herrschaften [1] nach Erfurt, Napoleon kommt bis Münchenholzen entgegen.

(ERFURT.)

Den neun und zwanzigsten.

Berief mich der herzog von Weimar nach Erfurt. Abends *Andromache* im Théâtre-Français.

[1] Alexander und der Herzog von Weimar.

Le vingt-quatre.

Le grand duc Constantin entre dans Weimar.

Le vingt-cinq.

L'empereur Alexandre.

Le vingt-sept.

Les souverains[1] partent pour Erfurt. Napoléon s'avance à leur rencontre jusqu'à Münchenholzen (A).

(ERFURT.)

Le vingt-neuf.

Le duc de Weimar me mande à Erfurt (B). Le soir, *Andromaque* au Théâtre-Français.

[1] Alexandre et le duc de Weimar.

Den dreissigsten.

Bei dem herzog grosse tafel. Abends *Britannicus*. Sodann bei frau præsidentin von Recke grosser thee. Minister Maret.

OCTOBER.

Den ersten.

Lever beim kaiser Napoleon.

Statthalterei, treppe, vorsaal und zimmer.

Geschwirre durchaus.

Das allbekannte local und neues personal.

Gemisch.

Alt und neue bekannte.

Dichter als prophet.

Scherzhaft angeregt.

Der fürst von Dessau blieb zur audienz.

Le trente.

Grand dîner chez le duc. Le soir, *Britannicus*. Ensuite, grande soirée chez Mme la présidente de Recke. Le ministre Maret y assiste (c).

OCTOBRE.

Le premier.

Lever chez l'empereur Napoléon.

Hôtel du gouverneur, escalier, antichambre, appartement.

Du bruit et du mouvement partout.

Local bien connu, et nouveau personnel.

Mélange.

Vieilles et nouvelles connaissances.

Poëte comme prophète.

Je suis excité par une saillie.

Le prince de Dessau reste à l'audience.

Man versammelt sich im Geleitshause[1] bei dem herzog von Weimar.

Der fürst kommt zurück und erzæhlt eine scene zwischen dem Kaiser und Talma.

. . . . . .

Ich speiste bei dem minister Champagny.

Mein tischnachbar war Bourgoing, franzœsischer gesandte zu Dresden.

Den zweiten.

Marchall Lannes und minister Maret mochten günstig von mir gesprochen haben.

Ersterer kannte mich seit 1806.

Ich werde um eilf uhr vormittags zu dem Kaiser gerufen.

Ein dicker kammerherr, Pole, kündigte mir an zu verweilen.

Die menge entfernte sich.

Præsentation an Savary und Talleyrand.

[1] Geleits-Hôtel.

On se réunit au Geleitshaus[1], chez le duc de Weimar.

Le prince revient et raconte une scène entre l'Empereur et Talma.

. . . . . .

Je dîne chez le ministre Champagny.

J'ai pour voisin de table Bourgoing, l'ambassadeur français à Dresde.

Le deux.

Le maréchal Lannes et le ministre Maret pouvaient avoir parlé de moi favorablement à l'Empereur.

Le premier me connaissait depuis 1806 (D).

Je suis appelé vers onze heures du matin chez l'Empereur.

Un gros chambellan polonais me dit d'attendre.

La foule s'écoule.

Présentation à Savary et à Talleyrand.

1 Hôtel du Péage.

Ich werde in das cabinet des Kaisers gerufen.

Im demselben augenblick meldet sich Daru, welcher sogleich eingelassen wird.

Ich zaudere desshalb.

Werde nochmals gerufen.

Trete ein.

Der Kaiser sitzt an einem grossen runden tische frühstückend; zu seiner rechten steht etwas entfernt vom tische Talleyrand, zu seiner linken ziemlich nah Daru, mit dem er sich über die contributions-angelegenheiten unterhælt.

Der Kaiser winkt mir heranzukommen.

Ich bleibe in schicklicher entfernung vor ihm stehen.

Nachdem er mich aufmerksam angeblickt, sagt er:

« *Vous êtes un homme.* »

Ich verbeuge mich.

Je suis appelé dans le cabinet de l'Empereur.

Au même instant Daru se présente et est aussitôt introduit.

J'hésite donc si je dois entrer.

Je suis appelé de nouveau.

J'entre.

L'Empereur déjeûne, assis à une grande table ronde ; à sa droite et à quelques pas de la table, Talleyrand se tient debout, à sa gauche et tout près de lui, Daru, avec lequel il s'entretient sur les contributions à lever.

L'Empereur me fait signe d'approcher.

Je reste debout devant lui à une distance convenable.

Après m'avoir regardé avec attention il me dit :

« *Vous êtes un homme* (E). »

Je m'incline.

Er fragt :

« — Wie alt seyd ihr?

« — Sechzig jahr.

« — Ihr habt euch gut erhalten.

« — Ihr habt trauerspiele geschrieben? »

Ich antwortete das nothwendigste.

Hier nahm Daru das wort, der, um den Deutschen, denen er so wehe thun musste, enigermassen zu schmeicheln, von deutscher literatur notiz genommen; wie er denn auch in der lateinischen wohlbewandert und selbst herausgeber des *Horaz* war.

Er sprach von mir wie etwa meine gœnner in Berlin mochten gesprochen haben, wenigstens erkannt' ich daran ihre denkweise und ihre gesinnung.

Er fügte sodann hinzu dass ich auch aus dem franzœsischen übersetzt habe, und zwar *Voltaire's Mahomet*.

Il m'interroge :

« — Quel âge avez-vous ?

« — Soixante ans.

« — Vous êtes bien conservé.

« — Vous avez écrit des tragédies ? »

Je réponds ce qui est indispensable.

Ici Daru prend la parole. Pour flatter les Allemands et adoucir jusqu'à un certain point le mal qu'il était forcé de leur faire, il avait un peu étudié leur littérature ; Daru connaissait très-bien la littérature latine, il avait même donné une édition d'*Horace*.

Il parle de moi comme les critiques les plus favorables de Berlin auraient pu le faire, du moins je reconnaissais dans ses paroles leurs idées et leur manière de penser.

Il ajouta que j'avais traduit des ouvrages français, et notamment le *Mahomet de Voltaire*.

Der Kaiser versetzte :

« Es ist kein gutes stück. »

Und legte sehr umstændlich auseinander wie unschicklich es sey, dass der weltüberwinder von sich selbst eine so ungünstige schilderung mache.

Er wandte sodann das gespræch auf den *Werther*, den er durch und durch mochte studirt haben. Nach verschiedenen ganz richtigen bemerkungen bezeichnete er eine gewisse stelle und sagte :

« Warum habt ihr das gethan? es ist nicht naturgemæss. »

Welches er weitlæufig und vollkommen richtig auseinander setzte.

Ich hœrte ihm mit heiterem gesichte zu und antwortete mit einem vergnügten læcheln :

« Ich weiss nicht ob mir irgend jemand denselben vorwurf schon gemacht habe ; aber ich finde ihn ganz richtig und gestehe dass an dieser stelle etwas unwahres nachzuweisen sey. »

L'Empereur répliqua :

« Ce n'est pas une bonne pièce. »

Et il exposa d'une manière très-circonstanciée combien peu il convenait au vainqueur du monde de faire de lui un portrait si peu favorable (F).

Il tourna alors la conversation sur *Werther*, qu'il devait avoir étudié d'un bout à l'autre. Après différentes remarques, toutes très-justes, il indiqua un passage et me dit :

« Pourquoi avez-vous fait cela? c'est contre nature. »

Et il développa cette opinion avec une grande lucidité en entrant dans beaucoup de détails.

Je l'écoutai avec sérénité et lui répondis en souriant d'un air satisfait :

« Je ne sais pas si l'on m'avait déjà adressé ce « reproche : je le trouve parfaitement juste, et « j'avoue que dans ce passage il y a quelque chose « de contraire à la vérité. »

Allein, setzte ich hinzu :

« Es wære dem dichter vielleicht zu ver-
« zeihen, wenn er sich eines nicht leicht zu
« entdeckenden kunstgriffs bediene um gewisse
« wirkungen hervorzubringen, die er auf einem
« einfachen natürlichen wege nicht hætte erreichen
« kœnnen. »

Der Kaiser schien damit zufrieden, kehrte zum drama zurück und machte sehr bedeutende bemerkungen, wie einer der die tragische bühne mit der grœssten aufmerksamkeit gleich einem *Criminalrichter* betrachtet, und dabei das abweichen des franzœsischen theaters von natur und wahrheit sehr tief empfunden hatte.

So kam er auch auf die schicksalsstücke mit missbilligung :

« Sie gehœren einer dunklen zeit an. Was
« will man jetzt mit dem schicksal? Die politik
« ist das schicksal ! »

Er wandte sich sodann wieder zu Daru und

Et j'ajoutai à ces paroles :

« On devrait peut-être avoir quelque indulgence « pour le poëte qui se sert d'un artifice habile « pour produire certains effets qu'il eût atteints « difficilement par un chemin plus simple et plus « naturel. »

L'Empereur parut satisfait et revint au drame ; il fit des observations d'une haute portée comme un homme qui avait étudié la scène tragique avec l'attention d'un *juge criminel*, et qui avait vivement senti que le défaut du théâtre français est de s'éloigner de la nature et de la vérité.

En développant ce thème, il désapprouva les drames où la fatalité joue un grand rôle :

« Ces pièces appartiennent à une époque « obscure. Au reste, que veulent-ils dire avec « leur fatalité ? La politique est la fatalité (G). »

Il se retourna alors de nouveau vers Daru et lui

sprach mit ihm über die grossen contributions-angelegenheiten; ich trat etwas zurück und kam gerade au den erker[1] zu stehn, in welchem ich vor mehr als dreissig jahre zwischen mancher frohen auch manche trübe stunde verlebt, und hatte zeit zu bemerken, dass rechts von mir nach der eingangsthür zu, Berthier, Savary und sonst noch jemand stand. Talleyrand hatte sich entfernt.

Marschall Soult ward gemeldet.

Diese grosse gestalt mit stark behaartem haupte, trat herein, der Kaiser fragte scherzend über einige unangenehme ereignisse in Polen.

Ich hatte zeit mich im zimmer umzusehn und der vergangenheit zu gedenken.

Auch hier waren es noch die alten tapeten.

Aber die portraite an den wænden waren verschwunden.

Hier hatte das bild der herzogin Amalia gehangen, im redouten-anzug, eine schwarze maske in

[1] Erker-cabinet.

parla de la grande affaire des contributions; je m'écartai un peu et j'allai me placer juste près d'un cabinet[1], dans lequel j'avais trente ans auparavant passé plus d'une heure de tristesse et de gaieté; j'avais le temps de remarquer qu'à ma droite, du côté de la porte d'entrée, se tenaient Berthier, Savary et encore un autre personnage. Talleyrand s'était éloigné.

On annonce le maréchal Soult.

Le maréchal avec sa haute stature et sa chevelure luxuriante entra. L'Empereur lui demanda en plaisantant quelques renseignements sur des événements fâcheux qui s'étaient passés en Pologne.

Dans cet intervalle, je pouvais examiner l'appartement et réfléchir sur le passé.

On y remarquait encore les anciennes tapisseries.

Les portraits autrefois suspendus aux murs avaient disparu.

On y voyait le portrait de la duchesse Amélie en costume de bal masqué, le masque noir à la main;

[1] Cabinet en saillie.

der hand, die übrigen Bildnisse von statthaltern und familiengliedern alle.

Der Kaiser stand auf, ging auf mich los und schnitt mich durch eine art manœuvre von den übrigen Gliedern der reihe ab in der ich stand.

Indem er jenen den rücken zukehrte und mit gemæssigter stimme zu mir sprach, fragte er: ob ich verheirathet sey, kinder habe? und wass sonst persœnliches zu interressiren pflegt.

Eben so auch über meine verhæltnisse, zu dem fürstlichen hause, nach herzogin Amalia, dem fürsten, der fürstin und sonst; ich antwortete ihm auf eine natürliche weise.

Er schien zufrieden und übersetzte sich's in seine sprache, nur auf eine etwas entschiedenere art als ich mich hatte ausdrücken kœnnen.

Dabei muss ich überhaupt bemerken dass ich im ganzen gespræch die mannichfaltigkeit seiner beifallsæusserung zu bewundern hatte: denn selten hœrte er unbeweglich zu, entweder er nickte nachdenklich mit dem kopfe oder sagte: « *Oui!* » oder « *C'est bien!* » oder dergl.

les portraits des gouverneurs, ainsi que ceux de tous les membres de la famille ducale.

L'Empereur se leva, se dirigea vers moi, et, par une sorte de manœuvre, me sépara des autres personnes au rang desquelles je me trouvais.

En leur tournant le dos il s'adressa à moi, et me demanda à demi-voix : si j'avais des enfants, si j'étais marié, et autres choses de même nature qui pouvaient m'intéresser personnellement.

Il me parla aussi de mes relations avec la maison princière, la duchesse Amélie, le prince et la princesse, etc.; je lui répondis d'un ton tout naturel.

Il parut satisfait, et traduisit mes paroles dans sa langue, mais avec un peu plus de précision et de netteté que je ne l'aurais fait moi-même.

Je dois faire remarquer ici que j'avais pu admirer, dans le cours de la conversation, la manière variée dont il exprimait son approbation; rarement il écoutait en restant immobile : il secouait la tête d'un air pensif, ou il disait : « *Oui!* » ou « *C'est bien!* » ou autres choses.

Auch darf ich nicht vergessen zu bemerken, dass wenn er ausgeprochen hatte, er gewœhnlich hinzufügte :

« *Qu'en dit Mr Gœt?* »

Und so nahm ich gelegenheit bei dem kammerherrn durch eine gebærde anzufragen ob ich mich beurlauben kœnne? die er bejahend erwiederte, und ich dann ohne weiteres meinen abschied nahm.

Den dritten.

Mancherlei beredung wegen einer in Weimar zu gebenden vorstellung. Abends Œdipe.

(WEIMAR.)

Den vierten.

Nach Weimar wegen einrichtung des theaters.

Je ne dois pas oublier non plus de rappeler qu'après avoir parlé il ajoutait ordinairement :

« *Qu'en dit M. Gœt?* »

Je cherchai une occasion de demander au chambellan, par un geste, si je pouvais me retirer; recevant de lui une réponse affirmative, je pris congé sans plus de cérémonie (H).

Le trois.

Divers pourparlers au sujet d'une représentation à donner au théâtre de Weimar. Le soir, Œdipe.

(WEIMAR.)

Le quatre.

Je vais à Weimar pour les préparatifs du théâtre

Den sechsten.

Grosse jagd. Die franzœsischen schauspieler kommen an mit ihrem director.

Abends *Tod des Cæsars*.

Minister Maret und angehœrige logirten bei mir.

Den siebenten.

Marschall Lannes und minister Maret, umstændliches gespræch wegen der bevorstehenden Spanischen expedition.

Von der Jenaisch-Apoldischen jagd alles zurück.

Hofrath Sartorius von Gœttingen und frau sprechen bei mir ein.

Den vierzehnten.

Ich erhalte den orden der Ehren-Legion. Talma und frau und ministers Maret's Secretær, de Lorgne d'Idonville, finden sich bei mir zusammen.

Le six.

Grande chasse. Les acteurs français arrivent avec leur directeur.

Le soir, *la Mort de César* (J).

Le ministre Maret et sa suite logent chez moi.

Le sept.

Conversation détaillée entre le maréchal Lannes et le ministre Maret sur l'expédition d'Espagne qui se prépare.

Tout le monde est revenu de la chasse de Iéna et d'Apolda.

Visite du conseiller aulique Sartorius, de Gœttingue, et de sa femme.

Le quatorze.

Je reçois l'ordre de la Légion d'honneur. Talma et sa femme, et le secrétaire du ministre Maret, M. de Lorgne d'Idonville, se rencontrent chez moi (K).

C'est ici que finissent les notes de Goethe sur l'année 1808. On comprend facilement que ces préoccupations et le spectacle de ces événements l'absorbassent assez pour qu'il négligeât pendant quelque temps d'écrire son journal. Nous trouvons dans le Annales une lacune de trois mois jusqu'au commencement de 1809. A plusieurs reprises Goethe avait manifesté le désir de donner un plus grand développement à cette relation conservée comme simple *Esquisse;* mais nous n'avons rien trouvé dans ses œuvres posthumes qui pût nous faire croire qu'il ait exécuté cette idée. Elle est donc restée, comme tant d'autres, à l'état de projet.

Notre but essentiel dans cet écrit serait de signaler

le passage de *Werther* auquel l'empereur fit allusion dans son entretien avec notre auteur ; mais pour y arriver disons tout d'abord quelques mots sur l'esprit du roman de *Werther*, et sur l'époque qui l'a vu naître ; cette étude contribuera à nous faire mieux comprendre quelques hypothèses ingénieuses imaginées par les critiques allemands à l'occasion du passage blâmé par Napoléon. Les hypothèses que nous rappellerons ont toutes plus ou moins un caractère de vraisemblance, et chacune d'elle fait ressortir un des cotés faibles de *Werther*, et mérite par cela même une attention particulière. Toutefois les dernières confidences faites par l'auteur de *Werther* au meilleur et au plus intime de ses amis jetteront un jour nouveau sur la question, et nous serviront à résoudre ce problème qui a exercé la sagacité de tant d'écrivains.

Si nous examinons l'époque où *Werther* fut publié, nous trouvons une mélancolie vague répandue dans tous les esprits, qui portait alors tant de cœurs sensibles à mépriser la vie comme indigne et incapable de réaliser les beaux rêves d'une âme généreuse ; — époque étrange, qui allait en enfanter une autre plus grande et plus terrible encore. Goethe, au milieu de la grande crise

du XVIIIe siècle, éprouva profondément ce sentiment de tristesse générale qui pesait alors sur tous les cœurs et travaillait toutes les existences. Pour chasser de son âme ce chagrin dévorant, il chercha à le répandre au dehors, et il le personnifia dans son *Werther*. Il y attaqua les usages d'un siècle qui n'étaient plus en harmonie avec l'état social, les préjugés des castes, l'affectation, le mauvais goût, en un mot les défauts et les vices de ses contemporains.

« L'époque de cette publication, dit un philosophe moderne, est en effet très-remarquable; croirait-on qu'il y a déjà *soixante-six ans*[1] que ce type original de la poésie du spleen a paru dans le monde ! »

« *Werther* fut écrit et publié en 1774, sous Louis XV, quatre ans avant la mort de Voltaire et de Rousseau, quinze ans avant la révolution; et pourtant on dirait ce livre d'hier ! Il est vrai que Goethe a prolongé si tard sa vie, que nous le prenons volontiers pour un écrivain de notre génération; on ne songe guère qu'il avait quarante

[1] Ceci a été écrit en 1840.

ans à l'époque de l'Assemblée Constituante, et que son œuvre capitale était achevée dès lors depuis longtemps. Mais il y a une autre raison qui rapproche de nous ses ouvrages : c'est qu'ils sont empreints du même esprit qui s'est développé plus tard. La révolution interrompit pendant trente ans la marche de l'esprit poétique ; la rêverie ne put pas avoir cours au milieu d'une action si terrible et si merveilleuse. Trente ans de lacune se trouvent ainsi jetés entre Goethe et ses rivaux. Ce que Goethe avait senti vers 1770, d'autres commencèrent à l'éprouver vers 1800 ; et alors de nouveaux *Werther* et de nouveaux *Faust* renouèrent la tradition poétique. »

. . . . . .

« Si la vertu n'y est pas enseignée, ajoute notre critique, l'enthousiasme pour la vertu y respire. J'y trouve trois grands traits de la poésie véritable, trois signes d'avenir : le retour à la nature, le sentiment de l'égalité humaine, le sentiment pur de l'amour. »

« Mais ce qui manque à *Werther*, remarque

M. Saint-Marc Girardin[1], c'est le respect de la volonté de Dieu, ce goût de la règle qui rend la vie facile et douce, parce que, fils du XVIIIe siècle, il n'a pas la foi simple et ferme qu'avaient ses pères; et voilà pourquoi ce pèlerin et ce voyageur sur la terre, comme il aime à s'appeler, n'achève pas son pèlerinage. »

Dans ce pèlerinage de la vie, qui est pénible et dur, ceux-là seulement vont jusqu'au bout, qui marchent parce que Dieu le veut ; ceux qui ne vont que tant que la route leur plaît, s'exposent bien vite à s'arrêter.

L'auteur de *Werther*, aux principales époques de sa vie, semble juger différemment l'ouvrage de sa première jeunesse. Suivons-le à travers sa vie,

[1] Pour mieux faire connaître *Werther*, nous renvoyons le lecteur à la savante et éloquente leçon de M. Saint-Marc Girardin, dans son Cours de littérature dramatique. L'illustre académicien y consacre un chapitre tout entier à ce roman qu'il critique avec ce sentiment de la réalité, avec cet amour de l'honnête et du vrai qui caractérise tous ses travaux. (V. son ouvrage, éd. Charpentier, 1845, p. 118 et suiv.)

et voyons comment il s'exprime adolescent, homme et vieillard. Insensible à la critique contre laquelle il n'a jamais daigné se défendre, il montre cependant une certaine irritation lorsque l'on attaque son *Werther*.

Sur le point de publier son livre, il s'adresse ainsi à son ami Schœnborn, consul à Alger[1]:

« J'ai beaucoup écrit dans les derniers temps. J'appelle surtout votre attention sur un livre qui a pour titre: *Les Souffrances du jeune Werther*. Je représente dans cet ouvrage un homme qui, doué d'une sensibilité profonde et exquise, se perd en rêves enthousiastes, prépare sa malheureuse destinée par une analyse trop curieuse de son âme, et enfin, miné par un amour sans bornes et sans espoir, met fin à ses jours. »

Cette lettre résume parfaitement le plan général du roman.

Après la publication de son ouvrage, il en adresse

[1] Juin 1774.

un exemplaire à Johann-Christian Kestner et à sa femme Charlotte Buff, qui sont représentés dans *Werther* sous les noms d'Albert et de Charlotte. Le mari de Charlotte (nous suivons la version de M. G. Depping) ne cacha pas son mécontentement à l'auteur, dont il reçut bientôt une réponse. Goethe se montre douloureusement affecté des reproches de son ami, et il lui promet de supprimer dans une seconde édition les passages qui pourraient porter atteinte à l'honneur des deux époux. Mais en même temps, convaincu de la grandeur et de la puissance de son génie, il leur prédit que son œuvre aura une durée éternelle; et, en ce cas, de quoi les époux se plaindraient-ils, puisque leurs noms, immortalisés par lui, parviendront jusqu'à la postérité la plus reculée? Il y prononce ces paroles :

« O mes amis! pensez combien il a dû vous aimer celui dont les souffrances vous causent tant d'émoi dans un simple récit [1]. »

[1] *Studien zu Goethe's Werken von Heinrich Düntzer* Elberfeld. 1849, p. 119.

Voir aussi le spirituel article de M. Guill. Depping. *Illustration*. 1852, p. 351.

Vers la fin de cette lettre, ce sont de ces phrases courtes, séparées par de longs tirets, comme vous en rencontrez dans *Werther*. On voit que ces caractères sont tracés d'une main convulsive, indice du trouble qui dévorait son âme. Dans cette lettre, le nom glorieux de *Goethe* remplace le pseudonyme Werther (L).

Comme le héros de son roman, il avait aimé sans espoir. Les sentiments qu'il exprimait, il les avait éprouvés lui-même; et en se replaçant par la pensée sous leur empire, il donnait pour ainsi dire aux lecteurs la maladie à laquelle il avait échappé.

Revenu des illusions d'un amour exalté et d'une sombre mélancolie, alarmé des ravages produits par son œuvre, qui, comme le dit madame de Staël : « causait plus de suicides que la plus belle femme du monde, » l'auteur crut devoir opposer à cette fièvre contagieuse, provoquée par lui-même, une comédie ironique intitulée : *Le triomphe de la sensibilité (Triumph der Empfindsamkeit)*, ou *Manie du Sentiment*, comme on l'a aussi traduit. Dans cette comédie, Goethe combat la fausse sentimentalité, cette affectation des sentiments élégiaques devenue l'état normal de beaucoup d'esprits qui promenaient en tout lieu leur mélancolie et jouaient au Werther.

Mais, plus tard, il revint avec un nouvel amour sur son *Werther*. Il en prend vigoureusement la défense contre les attaques de Lord Bristol, évêque de Derby.

« Le noble Lord, dit-il à Eckermann, son secrétaire (qui a recueilli avec un soin minutieux les conversations et les paroles les moins importantes sorties de la bouche du grand poëte), désirait depuis longtemps faire ma connaissance. En passant par Iéna, il trouva un prétexte pour m'engager à aller le voir un soir. »

« Notre Lord se plaisait parfois à être impertinent; mais lorsqu'on renchérissait sur son impertinence, il devenait traitable. »

« Dans le cours de la conversation il me manifesta l'intention de faire un sermon sur mon *Werther*; il tonna contre l'effet scandaleux qu'avait produit ce roman, en m'attribuant les nombreux suicides que sa lecture avait causés. « *Werther*, dit-il « enfin, c'est un livre tout à fait immoral et « condamnable. »

« Halte-là! m'écriai-je, si vous parlez ainsi de

« mon *Werther*, quel ton prendriez-vous contre « les grands de la terre qui d'un seul trait de « plume mettent en campagne cent mille hommes, « dont quatre-vingt mille commettent les plus « grands excès et s'entretuent sans pitié? Et vous, « alors, que faites-vous? Vous rendez grâce à Dieu « pour ces horreurs et vous entonnez des *Te Deum*.

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Et maintenant vous voulez rendre responsable « de pareilles misères un pauvre auteur, « condamner son ouvrage parce qu'il aura été « mal entendu par quelques esprits bornés! Il n'a « servi d'ailleurs qu'à délivrer le monde d'une « douzaine de sots qui n'avaient rien de mieux à « faire que de souffler sur le peu de lumière qui « leur restait encore. Je croyais avoir rendu un « service réel à l'humanité et avoir mérité sa « reconnaissance; et à présent vous vous emportez « et vous me reprochez un fait isolé, pendant que « vous autres, grands de la terre, vous vous livrez « aux actes les plus violents et les plus monstrueux. »

« Ces paroles produisirent sur mon évêque un ex-

cellent effet ; il devint doux comme un agneau, et prit alors un ton plein d'urbanité. Je passai une soirée très-agréable avec lui. Lord Bristol, malgré la grossièreté qu'il montrait quelquefois, était un homme de beaucoup d'esprit et de tact, capable de traiter et de comprendre les questions les plus variées et les plus importantes. »

« Quand je pris congé de lui, il m'accompagna jusqu'à la porte, me témoigna mille égards ; et son secrétaire, un chapelain, poussa la politesse jusqu'à me reconduire chez moi. »

« Ah ! monsieur de Goethe, me dit-il, que « vous avez bien parlé ! Vous avez su trouver le « chemin du cœur de notre évêque ; si vous aviez « montré plus de courtoisie et moins de fermeté et « d'énergie, vous ne sortiriez pas si content de « votre visite. »

Après ce récit fait par Goethe, Eckermann se permet de lui dire :

« Votre *Werther* a été vivement attaqué par « d'autres ; vous avez eu beaucoup à supporter à

« cause de cet ouvrage ; votre aventure avec « lord Bristol me rappelle votre entretien avec « Napoléon. M. de Talleyrand n'assistait-il pas à « cette entrevue ? »

« — M. de Talleyrand y assistait en effet. « L'Empereur s'était montré gracieux et très- « aimable ; il traita cette matière avec une grande « élévation dans les idées, telle qu'on pouvait « l'attendre d'un esprit aussi éminent[1]. »

Enfin, parmi les opinions les plus curieuses exprimées par Goethe dans les dernières années de sa vie, il ne faut pas omettre la suivante, où nous trouvons ces mots caractéristiques :

« *Werther*, dit-il encore à Eckermann, est une « créature que j'ai nourrie du sang de mon cœur, « de même que certain oiseau nourrit ses petits. « Il y a dans *Werther* tant de pensées intimes de « mon âme, tant de sentiments et d'idées qui « n'appartiennent qu'à moi, que j'eusse pu en faire

[1] Eckermann éd. Brockhaus, III, 327. — Goethe, éd. Cotta, XXVII, 63 et 494.

« la matière d'un roman en dix volumes. Au reste,
« la lecture de *Werther* a produit sur moi-même
« une grande émotion. *Je ne l'ai lu qu'une seule*
« *fois depuis la publication, comme je l'ai déjà dit*
« *à plusieurs reprises*, et je me garderai bien de le
» lire une seconde fois. Les lettres de *Werther*
« sont des fusées qui lancent l'incendie dans tous
« les cœurs. Cette lecture, si je l'entreprenais
« encore, me causerait du malaise ; je souffre rien
« qu'en pensant à *Werther*; j'éprouve des angoisses
« cruelles ; et je craindrais, à une nouvelle lecture,
« de retomber dans l'état pathologique qui a fait
« naître cette production si intime de moi-même. »

La conversation continue sur cette matière ; enfin Eckermann lui demande quel est l'endroit blâmé par Napoléon.

« Devinez ! » répond Goethe avec un sourire fin.

Eckermann lui cite alors le passage suivant de *Werther* :

« L'apparition du domestique de Werther augmenta encore le tourment de Charlotte.

« Il remit le petit billet de Werther à Albert[1] qui se retourna froidement vers sa femme, et lui dit : « Donne lui les pistolets. Je lui souhaite un bon voyage, » ajouta-t-il en s'adressant au domestique. »

« Ce fut un coup de foudre pour Charlotte. Elle tâcha de se lever, les jambes lui manquèrent ; elle ne savait ce qui se passait en elle. Enfin elle avança lentement vers la muraille, prit d'une main tremblante les pistolets, en essuya la poussière. Elle hésitait, et aurait tardé longtemps encore à les donner, si Albert ne l'y avait forcée par un regard interrogatif. Elle remit donc les funestes armes au jeune homme, sans pouvoir prononcer un seul mot. Quand il fut sorti de la maison, elle prit son ouvrage, et se retira dans sa chambre, livrée à une inexprimable agitation. Son cœur lui présageait tout ce qu'il y a de plus sinistre. Tantôt elle voulait aller se jeter aux pieds de son mari, lui révéler tout, la scène de la veille, sa faute et ses pressen-

[1] Ce billet contient ces paroles : « Voudriez-vous bien me prêter vos pistolets pour un voyage que je me propose de faire ? »

timents; tantôt elle ne voyait plus à quoi aboutirait une pareille démarche; elle ne pouvait pas espérer du moins qu'elle persuaderait à son mari de se rendre chez Werther. Le couvert était mis; une amie, qui n'était venue que pour demander quelque chose, voulait s'en retourner... on la retint; elle rendit la conversation supportable pendant le repas; on se contraignit, on conta, on s'oublia[1]. »

Eckermann ajoute :

« Vous vous êtes sans doute donné beaucoup de « peine pour motiver ce silence de Charlotte, qui « cache ses tristes pressentiments et ses craintes à « Albert; mais toutes les considérations du second « ordre devaient nécessairement céder le pas à son « attachement pour Werther, et surtout dans une « circonstance si grave où il s'agit de la vie de « son ami. »

« Votre observation n'est pas mauvaise, lui

[1] Goethe, éd. Cotta, XIV, 148. — Werther, édition Charpentier, p. 210.

« réplique Goethe ; mais pour des motifs parti-
« culiers je dois garder le silence sur ce point, et
« je m'abstiens de vous dire si Napoléon a fait
« allusion à ce passage ou à un autre[1]. »

Beaucoup de critiques allemands ont tâché de résoudre cette difficulté. Ils ont presque tous avancé des hypothèses plus ou moins spécieuses.

Il n'entre pas dans notre plan de rapporter toutes ces opinions contradictoires, bien qu'elles contiennent quelquefois de judicieux aperçus. Mentionnons cependant la thèse soutenue par M. Düntzer, auteur des *Études sur Goethe*, grand et précieux travail le plus étendu et le plus approfondi à la fois de tous ceux qui aient été publiés sur cet auteur.

Nous lisons dans une lettre de *Werther* le passage suivant :

« J'avais quelque chose en tête dont je ne voulais vous parler qu'après coup ; mais puisqu'il

[1] Eckermann, éd. Brockhaus, III, 37.

n'en sera rien, je puis vous le dire actuellement. Je voulais aller à la guerre. Ce projet m'a tenu longtemps au cœur. Ç'a été le principal motif qui m'a engagé à suivre ici le prince qui est général au service de Russie. »

Napoléon, pense M. Düntzer, devait trouver étrange le projet de Werther d'aller à la guerre. Qu'allait-il faire à la guerre ce pauvre Werther? A l'Empereur il fallait des hommes aux nerfs d'acier; un soldat tel que Werther ne pouvait lui convenir. Qu'allait-il faire à la guerre cet homme d'un caractère si contemplatif et d'une humeur si rêveuse ? Cette résolution a dû faire sourire l'Empereur. Peut-être aussi Napoléon trouva-t-il sa passion pour Charlotte trop faible, pour que ce caprice belliqueux l'emportât un instant sur son amour [1].

Un autre critique, M. Schubarth, auteur d'une dissertation sur *Werther*, nous rapporte une conversation qu'il eut avec Goethe en 1820. Goethe

[1] Düntzer. Études sur Goethe, p. 129.

lui dit entre autres choses : que Napoléon avait été le seul qui eût appelé son attention sur une discordance ou disconvenance (*Misverhœltniss*), qui jusqu'alors avait échappé aux critiques les plus minutieuses :

« Quand je lui demandai des détails plus expli-
« cites, ajoute M. Schubarth, il me répondit que
« j'étais fort en état, par le jugement critique que
« j'avais porté sur son *Werther*, de le trouver moi-
« même, et que par conséquent il ne voulait pas
« devancer mes conjectures [1]. »

Cependant on ne remarque absolument rien dans l'ouvrage de Schubarth qui puisse faire soupçonner le passage blâmé par Napoléon. Malgré le silence obstiné de Goethe, que nous ne pouvons nous expliquer que par son penchant naturel à intriguer le public, et quelquefois ses meilleurs amis, M. Schubarth avait néanmoins obtenu de lui ce

[1] Schubarth. *Observations sur Werther*. Hirschberg. 1833, p. 20.

mot: *discordance*[1]. Nous avons pensé un instant que ce mot ne pouvait s'appliquer qu'à la dernière scène entre Charlotte et Werther.

« Goethe, observe judicieusement M. Saint-Marc Girardin, a bien senti, que quelque dégoût qu'on ait de la vie, il y a loin encore de ce dégoût à la résolution de mourir; et c'est cette distance qui fait l'intérêt : car, dans l'intervalle entre la première et la dernière pensée, que d'émotions diverses ! que de sentiments contradictoires ! quelle lutte, même dans les plus décidés à mourir ! quelle lutte contre la mort ! L'âme alors semble, si je puis parler ainsi, devenir plus vivante et plus sensible : tantôt elle se rattache, avec une sorte de joie douloureuse, aux souvenirs de la vie, qui lui paraît d'autant plus belle qu'elle va la quitter, et, sans cesser de vouloir mourir, elle éclate en regrets de la vie ; tantôt elle se sent prise de je ne sais quelle aigreur impatiente, qui fait que tout la choque et la blesse : un mot, un geste, un regard. Mais, ne nous y trompons pas,

[1] Comp. Discours de M. F. H. de Hagen, dans les Annales de la Société Berlinoise (Littérature et archéologie). 1848, VIII, 336.

dans cette impatience même je sens l'effort et la révolte de la vie contre une résolution fatale que l'homme, arrivé à ce point, n'a plus la force de changer, et qu'il n'a pas non plus la force d'accomplir. Le spectacle de l'homme, dans ces moments d'hésitation et de souffrance, est plein d'intérêt, et voilà pourquoi Goethe prolonge le récit des dernières journées de Werther. Comme les détails sont petits et minutieux en apparence ! mais comme ils sont merveilleusement inventés pour pousser Werther au suicide ! A ce moment il n'y a plus rien de mesquin et d'indifférent : tout a un sens et une intention, tout porte coup [1]. »

C'était le dimanche avant Noël. Noël est le jour des étrennes pour les enfants en Allemagne ; et, quand Werther vint le soir chez Charlotte, il la trouva qui s'occupait de préparer les joujoux qu'elle destinait à ses frères et sœurs. Charlotte était décidée à tout faire pour éloigner Werther : elle sentait qu'il le fallait pour son honneur et pour son repos. Elle fut embarrassée en le voyant. Cependant ils se mirent à causer.

[1] Edit. Charpentier. I, 121.

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

« Vous aussi, » dit Charlotte en cachant son embarras sous un aimable sourire, « Vous aussi vous aurez vos Noëls si vous êtes bien sage. »

« — Et qu'appelez-vous être bien sage? » s'écria-t-il; « Comment dois-je être? comment puis-je être? »

« — Jeudi soir, reprit-elle, est la veille de Noël; les enfants viendront alors, et mon père avec eux... Venez aussi .. mais pas avant... »

Werther était interdit.

« — Je vous en prie, continua-t-elle, qu'il en soit ainsi; je vous en prie pour mon repos. Cela ne peut pas durer ainsi; non, cela ne se peut pas. »

« Il détourna les yeux de dessus elle, et se mit à marcher à grands pas dans la chambre, en répétant entre les dents :

« — Cela ne peut pas durer ! »

« Charlotte, qui s'aperçut de l'état violent où l'avait mis ces paroles, chercha, par mille questions, à le distraire de ses pensées; mais ce fut en vain. »

« — Non, Charlotte, s'écria-t-il, non, je ne vous reverrai plus! »

« — Pourquoi donc, Werther? » réprit-elle. « Vous pouvez, vous devez nous revoir; seulement soyez plus maître de vous! Oh! pourquoi êtes-vous né avec cette fougue, avec cet emportement indomptable et passionné que vous mettez à tout ce qui vous attache une fois! Je vous en prie, ajouta-t-elle en lui prenant la main, soyez maître de vous! Que de jouissances vous assurent votre esprit, vos talents, vos connaissances! Soyez homme, rompez ce fatal attachement pour une créature qui ne peut rien que vous plaindre! »

« Il grinça des dents, et la regarda d'un air sombre. »

Elle prit sa main :

« — Un seul moment de calme, Werther! » lui dit-elle. « Ne sentez-vous pas que vous vous abusez,

que vous courez volontairement à votre perte? Pourquoi faut-il que ce soit moi, Werther! moi qui appartiens à un autre, précisément moi! Je crains bien, oui, je crains que ce ne soit cette impossibilité même de m'obtenir qui rende vos désirs si ardents! »

« Il retira sa main des siennes, et, la regardant d'un œil fixe et mécontent :

« — C'est bien, s'écria-t-il, c'est très-bien! Cette remarque est peut-être d'Albert? Elle est profonde! très-profonde! »

« — Chacun peut la faire, reprit-elle. N'y aurait-il donc, dans le monde entier, aucune femme qui pût remplir les vœux de votre cœur? Gagnez sur vous de la chercher, et je vous jure que vous la trouverez. Depuis longtemps, pour vous et pour nous, je m'afflige de l'isolement où vous vous renfermez. Prenez sur vous! Un voyage vous ferait du bien, sans aucun doute. Cherchez un objet digne de votre amour, et revenez alors : nous jouirons tous ensemble de la félicité que donne une amitié sincère. »

— On pourrait imprimer cela, dit Werther avec

un sourire amer, et le recommander à tous les instituteurs :

« Ah ! Charlotte, laissez-moi encore quelque « répit : tout s'arrangera ! »

« — Eh bien, Werther ! ne revenez pas avant la « veille de Noël ! »

« Il voulait répondre ; Albert entra. On se donna le bonsoir avec un froid de glace. Il se mirent à se promener l'un à côté de l'autre dans l'appartement d'un air embarrassé. Werther commença un discours insignifiant, et cessa bientôt de parler. Albert fit de même, puis il interrogea sa femme sur quelques affaires dont il l'avait chargée. En apprenant qu'elles n'étaient pas encore arrangées, il lui dit quelques mots que Werther trouva bien froids et même durs. Il voulait s'en aller, et il ne le pouvait pas. Il balança jusqu'à huit heures, et son humeur ne fit que s'aigrir. Quand on vint mettre le couvert, il prit sa canne et son chapeau. Albert le pria de rester ; mais il ne vit dans cette invitation qu'une politesse insignifiante : il remercia très-froidement, et sortit. . . . . »

Le lendemain il écrit la dernière lettre à Charlotte, et, selon toute vraisemblance, c'est quelques moments après qu'il ajoute ces lignes :

« Tu ne m'attends pas. Tu crois que j'obéirai, et « que je ne te verrai que la veille de Noël. Charlotte ! « aujourd'hui ou jamais. La veille de Noël tu tiendras « ce papier dans ta main, tu frémiras, et tu le mouil- « leras de tes larmes. Je le veux, il le faut! Oh ! que je « suis content d'avoir pris mon parti ! »

Ce fragment fait encore mieux ressortir la scène qui va suivre :

« Il était six heures et demie lorsqu'elle entendit Werther monter l'escalier ; elle reconnut à l'instant ses pas et sa voix qui la demandait. Comme son cœur battit vivement à son approche et peut-être pour la première fois ! Elle aurait volontiers fait dire qu'elle n'y était pas ; et quand il entra, elle lui cria avec une espèce d'égarement passionné :

« Vous ne m'avez pas tenu parole ! »

« — Je n'ai rien promis, » fut sa réponse.

« — Au moins auriez-vous dû avoir égard à ma « prière ; je vous avais demandé cela pour notre « tranquillité commune. »

« Elle ne savait que dire ni que faire quand elle pensa à envoyer inviter deux de ses amies, pour ne pas se trouver seule avec Werther. Il déposa quelques livres qu'il avait apportés, et en demanda d'autres. Tantôt elle souhaitait voir arriver ses amies, tantôt qu'elles ne vinssent pas, lorsque la servante rentra, et lui dit qu'elles s'excusaient toutes deux de ne pouvoir venir. »

« Elle voulait d'abord faire rester cette fille, avec son ouvrage, dans la chambre voisine, et puis elle changea d'idée. Werther se promenait à grands pas. Elle se mit à son clavecin, et commença un menuet ; mais ses doigts se refusaient. Elle se recueillit et vint s'asseoir d'un air tranquille auprès de Werther, qui avait pris sa place accoutumée sur le canapé. »

« N'avez vous rien à lire ? » dit-elle.

Il n'avait rien.

« Ici, dans mon tiroir, continua-t-elle, est « votre traduction de quelques chants d'Ossian :

« je ne l'ai point encore lue, car j'espérais toujours « vous l'entendre lire vous-même; mais cela n'a « jamais pu s'arranger. »

« Il sourit, et il alla chercher son cahier. Un frisson le saisit en y portant la main, et ses yeux se remplirent de larmes quand il l'ouvrit; il se rassit, et lut. »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

« Un torrent de larmes qui coula des yeux de Charlotte, et qui soulagea son cœur oppressé, interrompit la lecture de Werther. Il jeta le manuscrit, lui prit une main, et versa les pleurs les plus amers; Charlotte était appuyée sur l'autre main, et cachait son visage dans son mouchoir. Leur agitation à l'un et à l'autre était terrible : ils sentaient leur propre infortune dans la destinée des héros d'Ossian; ils la sentaient ensemble, et leurs larmes se confondaient. Les lèvres et les yeux de Werther se collèrent sur le bras de Charlotte, et le brûlaient. Elle frémit, elle voulut s'éloigner; mais la douleur et la compassion la tenaient enchaînée, comme si une masse de plomb eût pesé sur elle. Elle chercha, en suffoquant, à se remettre, et en sanglotant elle le

pria de continuer; elle priait d'une voix céleste. Werther tremblait, son sein voulait s'ouvrir; il ramassa ses chants, et lut d'une voix entrecoupée :

« Pourquoi m'éveilles-tu, souffle du printemps? Tu me caresses et dis : « Je suis chargé de la rosée du ciel. » Mais le temps de ma flétrissure est proche; proche est l'orage qui abattra mes feuilles. Demain viendra le voyageur, viendra celui qui m'a vu dans ma beauté; son œil me cherchera autour de lui, il me cherchera et ne me trouvera point [1]. »

[1] Comparez la lettre de Werther du 12 octobre.

« Ossian a supplanté Homère dans mon cœur. Quel monde que celui où ses chants sublimes me ravissent! Errer sur les bruyères tourmentées par l'ouragan qui transporte sur des nuages flottants les esprits des aïeux, à la pâle clarté de la lune; entendre dans la montagne les gémissements des génies des cavernes, à moitié étouffés dans le rugissement du torrent de la forêt, et les soupirs de la jeune fille agonisante près des quatre pierres couvertes de mousse qui couvrent le héros noblement mort qui fut son bien-aimé :... et quand alors je rencontre le barde blanchi par les années, qui sur les vastes bruyères cherche les traces de ses pères, et ne trouve que les pierres de leurs tombeaux, qui gémit et tourne ses yeux vers l'étoile du soir se cachant dans la mer houleuse, et que le passé revit dans l'âme du héros, comme lorsque cette étoile éclairait encore de son rayon propice les périls des braves, et que la lune prêtait sa lumière à leur vaisseau revenant victorieux; que je lis sur son front sa profonde douleur, et que je le vois, lui le dernier, lui resté seul sur la terre, chanceler vers la tombe, et comme il puise encore de douloureux plaisirs dans la présence des ombres immobiles de ses pères, et regarde la terre froide et l'herbe épaisse que le vent

« Toute la force de ces paroles tomba sur l'infortuné. Il en fut accablé. Il se jeta aux pieds de Charlotte dans le dernier désespoir ; il lui prit les mains, qu'il pressa contre ses yeux, contre son front. Il sembla à Charlotte qu'elle sentait passer dans son âme un pressentiment du projet affreux qu'il avait formé. Ses sens se troublèrent ; elle lui serra les mains, les pressa contre son sein ; elle se pencha vers lui avec attendrissement, et leurs joues brûlantes se touchèrent. L'univers s'anéantit pour eux. Il la prit dans ses bras, la serra contre son cœur, et couvrit ses lèvres tremblantes et balbutiantes de baisers furieux. « Werther ! » dit-elle d'une voix étouffée et en se détournant, « Werther ! » et d'une main faible elle tâchait de l'écarter de son sein. « Werther ! » s'écria-t-elle enfin, du ton le plus imposant et le plus noble. Il ne put y tenir. Il la laissa aller de ses bras, et se jeta à terre devant elle comme un forcené. Elle s'arracha de lui, et, toute

couche, et s'écrie : « Le voyageur viendra, il viendra, celui qui me « connut dans ma beauté, et il dira : Où est le barde ? Qu'est devenu « le fils de Fingal ? Son pied foule ma tombe, et c'est en vain qu'il « me demande sur la terre... » Alors, ô mon ami ! je serais homme à arracher l'épée de quelque noble écuyer, à délivrer tout d'un coup mon prince du tourment d'une vie qui n'est qu'une mort lente, et à envoyer mon âme après ce demi-dieu mis en liberté. »

troublée, tremblante entre l'amour et la colère, elle lui dit.

— « Voilà la dernière fois, Werther! vous ne « me verrez plus [1]. »

Entraîné par le récit, saisi par la beauté des détails, ému jusqu'aux larmes, nous n'avons pas tout d'abord compris comment cette scène ou un passage de ce récit pouvait prêter à la critique; mais après un examen attentif, nous avons remarqué qu'il y avait réellement là une *discordance*, ainsi que le dit Goethe à Schubarth.

Charlotte, si peu douée de cette fausse sentimentalité, maladie générale du siècle, — Charlotte que Werther surprend au milieu de petits enfants auxquels elle prodigue les soins les plus affectueux, elle, la femme ménagère par excellence, que les Allemands désignent sous cette belle expression de *Hausfrau*, — Charlotte, en un mot, si peu romanesque par la forme et par le fond, comment peut-elle

[1] Goethe, édit. Cotta XIV, 185.
Werther, édit. Charpentier, p. 192 et suiv.
Comparez Goethe, XV, 106; XVI, 239; XIX, 181.

éprouver une émotion si vive à la lecture de cette poésie ossianique, d'une forme si étrange et d'une mélancolie si vaporeuse ? Son âme telle que Goethe nous la peint, si sereine et toujours si peu accessible au vague de la tristesse, ne doit éprouver aucune sympathie pour ce faux barde qui voyage à travers les brumes du Nord, sur les ailes d'une imagination exaltée.

Nous la voyons toujours dominée par son jugement droit et ferme ; son bon sens l'emporte sur son esprit ; sa vertu et sa raison triomphent constamment de sa passion. Est-il alors vraisemblable que Charlotte, émue et agitée par la traduction de quelques fragments de Macpherson, s'oublie un instant jusqu'à souffrir les baisers de Werther ? Ce que les paroles tendres de son amant, si remplies de sentiments passionnés et d'émotions sincères, n'ont pu faire jusqu'à ce jour, une simple lecture le produirait !

Cette intervention si faiblement motivée d'*Ossian*, dans un roman intime, ne pouvait pas, selon nous, obtenir l'approbation de Napoléon.

Cependant cette hypothèse, malgré sa vraisemblance, n'est pas plus fondée que les autres soutenues par tant d'écrivains.

Plus nous étudions l'ouvrage de Goethe sous toutes ses faces, plus nous examinons sous tous les rapports les caractères de Werther et de Charlotte, plus nous comprenons aussi la difficulté d'amener d'une façon plus simple ce moment d'oubli des deux amants.

Mais grâce aux travaux récents publiés par MM. Schœll et Düntzer[1], et aux mémoires de M. Frédéric de Müller, nous croyons pouvoir résoudre enfin ce problème, et donner le mot de l'énigme qui a tant excité la curiosité.

M. de Müller nous raconte à peu près dans les mêmes termes que Goethe la première partie de l'entretien du 2 octobre. En arrivant vers le milieu de son récit, il nous cite ces paroles que Napoléon adressa à Goethe, (après lui avoir parlé du *Mahomet* de Voltaire) :

« J'ai lu sept fois[2] votre Werther, et toujours « avec un nouveau charme. »

[1] Monatsschrift für Litteratur. Leipzig, déc. 1852.

[2] Plusieurs fois, probablement pendant la longue traversée de Toulon à Alexandrie, en 1798, Bourrienne lui faisait presque constamment, à bord de l'*Orient*, la lecture de quelqu'un de ses ouvrages favoris.
(*Mémoires de Bourrienne*, II, 71.)

Pour confirmer ces paroles, ajoute M. de Müller, l'Empereur fit à Goethe une analyse exacte et profonde de Werther. Après différentes remarques, toutes très-justes, il indiqua un passage qui prêtait à la critique. Il blâma le poëte d'avoir représenté *Werther poussé au suicide, autant par les chagrins de l'ambition froissée, que par sa passion pour Charlotte.*

« Cela n'est pas naturel, continua Napoléon; « vous avez affaibli chez le lecteur l'idée qu'il s'était « faite de l'immense amour que Werther éprouvait « pour Charlotte[1]. »

Cette critique de l'Empereur nous paraîtra beaucoup moins fondée si nous nous contentons de consulter les dernières éditions que Goethe a données de son livre[2].

En effet, dans ces éditions, l'ambition et l'amour-propre froissés nous paraissent conduire

[1] Souvenirs de M. Frédéric de Müller. Édit. Schœll. 1853, p. 238.

[2] Depuis 1787 jusqu'à nos jours.

Werther à l'*inactivité* plutôt qu'au suicide ; c'est sa passion pour Charlotte qui domine presque tout jusqu'au dernier instant ; c'est elle qui occupe le premier plan du tableau, et fait naître en lui l'idée d'attenter à ses jours. Les autres chagrins ne sont pour ainsi dire que des *accessoires;* ils contribuent sans doute à sa résolution fatale, mais leur part est bien faible en comparaison de l'amour profond qui l'égare et le pousse à la dernière catastrophe.

Mais si nous examinons avec attention une des premières éditions du livre[1], dont Napoléon avait la traduction dans sa bibliothèque de camp[2], la critique que l'Empereur adressait à Goethe nous paraîtra beaucoup mieux fondée, *et nous devinerons facilement le véritable mot de l'énigme.*

En effet, dans un passage de ces premières éditions, le point d'honneur et l'ambition froissée semblent concourir au moins autant et peut-être plus que l'amour à conduire Werther au suicide.

[1] De 1774 jusqu'à 1787.

[2] La traduction d'Yverdun ; un volume in-18.
(*Mémoires de Bourrienne*, II, 49 et suiv.)

Voici ce passage tel que l'Empereur l'avait lu dans la traduction de Werther qu'il avait emporté en Égypte :

« La résolution de quitter ce monde s'était fortifiée dans l'âme de l'infortuné jeune homme. C'était, dès longtemps, son idée favorite, et surtout depuis son retour auprès de Charlotte : il l'avait toujours entretenue ; mais il ne voulait point commettre cette action d'une manière précipitée ni téméraire ; il était décidé à ne faire ce pas qu'en homme bien persuadé, résolu, mais tranquille. »

« On entrevoit ses doutes et ses combats dans ce fragment qu'on a trouvé sans date parmi ses papiers, et qui était, suivant les apparences, le commencement d'une lettre à son ami.

« Sa présence, son sort, l'intérêt qu'elle prend au mien expriment encore quelques larmes de mon cerveau desséché...

« On relève la toile, on passe de l'autre côté, voilà tout ! Et pourquoi tous ces retardements, toutes ces craintes ?... Parce qu'on ignore ce qu'il y a là der-

rière, et qu'on n'en revient point, et que notre esprit est porté à ne voir que confusion et ténèbres dans ce qui est incertain. »

« LE CHAGRIN QU'IL AVAIT ESSUYÉ ÉTANT SECRÉTAIRE D'AMBASSADE NE S'EFFAÇA JAMAIS DE SA MÉMOIRE [1]; LORSQU'IL LUI ARRIVAIT D'EN PARLER, CE QUI ÉTAIT RARE, ON SENTAIT AISÉMENT QU'IL REGARDAIT SON HONNEUR COMME BLESSÉ SANS RESSOURCE PAR CETTE AVENTURE, ET QU'IL AVAIT PRIS DU DÉGOUT POUR TOUTES LES AFFAIRES ET OCCUPATIONS POLITIQUES. IL SE LIVRA DONC TOUT ENTIER AUX IDÉES SINGULIÈRES ET AUX SENTIMENTS RÉPANDUS DANS SES LETTRES, ET A UNE PASSION SANS BORNES QUI DUT A LA FIN CONSUMER TOUT CE QUI POUVAIT LUI RESTER DE VIGUEUR. L'ÉTERNELLE MONOTONIE D'UN TRISTE COMMERCE AVEC LA FEMME LA PLUS AIMABLE ET LA PLUS AIMÉE, DONT IL TROUBLAIT LE REPOS, SES CHOCS, SES COMBATS, SES TRAVAUX SANS BUT, SANS DESSEIN, LE POUSSÈRENT ENFIN A TERMINER SES JOURS. »

[1] Goethe, éd. Cotta XIV, 81.—Werther, éd. Charpentier, 134 et suiv.

Le 20 décembre.

« Il faut que je parte ; je te remercie, mon cher ami, d'avoir relevé ce mot si à propos. Oui, sans doute, il vaut mieux que je parte. Le projet de retourner auprès de vous ne me plaît pas en entier ; etc [1]. »

Si nous prenons maintenant l'édition originale de 1787, faite par Goethe avec l'assistance de Wieland et de Herder [2], ou une de celles qui furent publiées en Allemagne depuis cette année jusqu'à nos jours, et que nous y cherchions le même passage, nous remarquons, même après un examen superficiel, que la dernière partie a été profondément modifiée et transportée par fragments à divers endroits du livre, ou plutôt remplacée par un tout autre texte.

Les meilleurs traducteurs français n'ont suivi ce texte que beaucoup plus tard ; et l'Empereur ne connaissait pas encore, en 1808, ces traductions.

[1] Werther. Édit. Bry, p. 17.

[2] Lettres de Goethe à Mme de Stein. Édition Schœll, 1852. III, 268.

Nous citons ici ce passage tel que nous le trouvons dans la traduction de M. P. Leroux :

« La résolution de sortir du monde s'était accrue et fortifiée dans l'âme de Werther au milieu de ces circonstances. Depuis son retour auprès de Charlotte, il avait toujours considéré la mort comme sa dernière perspective, et comme une ressource qui ne lui manquerait pas. Mais il s'était cependant promis de ne point s'y porter avec violence et précipitation, et de ne faire ce pas qu'avec la plus grande conviction et le plus grand calme.

« Son incertitude, ses combats avec lui-même paraissent dans quelques lignes qui, sans doute, commençaient une lettre à son ami ; le papier ne porte pas de date :

« Sa présence, sa destinée, l'intérêt qu'elle « prend à mon sort expriment encore les dernières « larmes de mon cerveau calciné.

« Lever le rideau et passer derrière... voilà « tout! Pourquoi frémir? pourquoi hésiter? Est-ce « parce qu'on ignore ce qu'il y a derrière?... parce

« qu'on n'en revient point?... et que c'est le « propre de notre esprit de supposer que tout est « confusion et ténèbres là où nous ne savons pas « d'une manière certaine ce qu'il y a? »

« IL S'HABITUA DE PLUS EN PLUS A CES FUNESTES IDÉES, ET CHAQUE JOUR ELLES LUI DEVINRENT PLUS FAMILIÈRES. SON PROJET FUT ARRÊTÉ ENFIN IRRÉVOCABLEMENT; ON EN TROUVE LA PREUVE DANS CETTE LETTRE A DOUBLE ENTENTE QU'IL ÉCRIVIT A SON AMI :

« 20 décembre.

« Cher Wilhelm, je rends grâce à ton amitié d'avoir si bien compris ce que je voulais dire. Oui, tu as raison, il vaudrait mieux pour moi que je partisse. La proposition que tu me fais de retourner vers vous n'est pas tout à fait de mon goût, etc. [1]. »

Que l'on compare un instant ces deux passages, et l'on verra facilement au premier coup d'œil

[1] Werther, éd. Charpentier, p. 183. — Goethe, édit. Cotta, XIV, 123 et suiv.

les différences notables qui les distinguent. C'est au lecteur à apprécier la valeur de notre assertion. Il pourrait seulement s'étonner que Goethe n'ait pas répondu à l'Empereur que sa critique ne pouvait s'appliquer aux récentes éditions de *Werther;* mais il ne faut pas oublier que plus de vingt ans s'étaient écoulés depuis la publication de 1787. Le poëte a donc pu ne point se rappeler, en 1808, dans le moment même de l'entretien, qu'il avait déjà prévenu cette critique en faisant disparaître de son livre le passage en question.

Ajoutons encore, pour répondre à cette objection, que Goethe lui-même avoue à Eckermann[1], qu'il évitait de lire son œuvre. Nous répétons ces propres paroles : « *Je ne l'ai lu qu'une seule fois depuis sa publication, et je me garderai bien de le lire une seconde fois.* »

La critique de Napoléon ne reste pas moins juste pour les premières éditions de *Werther*. Il n'y avait point de lectures superficielles pour lui; le grand capitaine, le livre à la main, devenait critique sévère; il jugeait un roman, une tragédie, comme

[1] Voy. ci-dessus p. 42.

le dit si finement Goethe, avec la rigidité d'un *juge criminel* [1].

Ce mot nous peint encore l'esprit d'observation de Goethe. Ces qualités éminentes d'un esprit merveilleusement doué pour la critique qu'il découvre dans l'Empereur, nous sont encore révélées par les écrits de Napoléon lui-même et par les entretiens qu'ont recueillis ceux qui vivaient dans son intimité. Dans ces écrits et ces entretiens Napoléon exprime ses opinions sur les plus grands écrivains de l'antiquité et des temps modernes avec une finesse et une profondeur qui nous frappent d'admiration : il embrasse presque toujours le plan général d'un ouvrage ; il saisit tout ce qu'il y a de saillant ; et pour exprimer son jugement, il trouve un langage pittoresque et expressif qui donne de l'intérêt même à une analyse.

Notre tâche est finie. Nous nous sommes borné au rôle de traducteur ; et ce n'est qu'avec une certaine timidité que nous avons osé lever un coin du voile mystérieux qui nous a caché pendant un demi-siècle le secret du poëte.

[1] Voy. ci-dessus p. 20.

NOTES

NOTES

Nous avons cru devoir ajouter à la fin de cet écrit des notes qui nous semblent utiles, soit comme éclaircissements de faits peu connus, soit comme commentaires des fragments de Goethe et de quelques passages de *Werther*. Ces morceaux sont empruntés aux journaux du temps, à la correspondance de Goethe, de Zelter, de Reinhardt, aux souvenirs personnels de M. de Müller, etc. Nous avons traduit la plupart de ces extraits ; nous laissons seulement dans le texte original quelques citations qui n'ont de valeur que pour les hommes versés dans la littérature allemande.

Voici d'abord quelques articles du *Moniteur* qui complètent et confirment les premiers fragments du journal de Goethe :

A. page 9.

« Erfurt, 27 septembre 1808.

« S. M. L'EMPEREUR NAPOLÉON est arrivé ici aujourd'hui à dix heures du matin.

« A deux heures, elle est montée à cheval et est allée jusqu'à deux lieues de la ville au devant de S. M. L'EMPEREUR ALEXANDRE qui était arrivé à Weimar le 25 au soir avec le grand-duc Constantin.

« Les habitants de la ville et des pays voisins couvraient la route de Weimar ; toutes les troupes étaient sous les armes. Le bruit du canon et le son des cloches ont annoncé la présence des deux augustes souverains, qui sont entrés dans la ville à cheval, et aux cris continuellement réitérés de :

« VIVE L'EMPEREUR NAPOLÉON ! »

« VIVE L'EMPEREUR ALEXANDRE ! »

« Le soir toute la ville a été illuminée.

« Le roi de Saxe et un grand nombre de princes de la Confédération du Rhin sont ici depuis hier. »

(*Moniteur* du 4 octobre 1808.)

« Erfurt, 1er octobre 1808.

« Depuis l'arrivée de L'EMPEREUR NAPOLÉON et de L'EMPEREUR ALEXANDRE, nous voyons augmenter chaque jour le nombre des étrangers qui affluent dans notre ville. Presque tous les membres du collége des princes de la Confédération du Rhin sont ici. Le prince Guillaume de Prusse et M. le baron de Vincent, envoyé par S. M. l'empereur d'Autriche, sont arrivés hier.

« Les comédiens ordinaires de S. M. L'EMPEREUR ET ROI jouent tous les jours; ils ont déjà donné avec le plus grand succès: *Cinna*, *Andromaque*, *Britannicus* et *Zaïre*. Toutes les villes du voisinage leur envoyent de nombreux spectateurs.

« Les deux empereurs, le roi de Saxe et les princes ont assisté à toutes les représentations. »

(*Moniteur* du 7 octobre 1808.)

B. page 9.

La présence de notre auteur à Erfurt y produisit une telle sensation que le *Moniteur* même ne dédaigna pas de lui consacrer un article spécial dans ses colonnes en enregistrant son nom parmi ceux des souverains et des princes qui, à l'époque du congrès, encombraient cette ville.

« Erfurt, 2 octobre 1808.

« Notre ville devient de plus en plus brillante. Il paraît que les cours de tous les princes voisins s'y sont transportées. Celle de Weimar a amené ici le célèbre Goethe, ministre du duc. Cet auteur, qui est jeune encore et dont la réputation date déjà de si loin, assiste exactement aux représentations que donnent les comédiens ordinaires de S. M. L'EMPEREUR ET ROI. Il paraît apprécier parfaitement nos acteurs et admirer surtout les chefs-d'œuvre qu'ils représentent. »

(*Moniteur* du 8 octobre 1808.)

Nous ajoutons à cet article du journal officiel certains renseignements puisés dans les Mémoires de M. de Müller. Voici quelques extraits de ses souvenirs :

« Goethe resta plusieurs jours à Erfurt... Il aimait à suivre les représentations du Théâtre-Français... Rien n'était plus intéressant pour nous après ces représentations que les causeries avec Goethe chez le duc de Weimar et chez Mme de Recke. Goethe faisait une critique approfondie des tragiques français et du jeu des acteurs. Sa conversation était toujours très animée et s'élevait parfois jusqu'à l'éloquence [1]. »

[1] *Souvenirs de Müller*, p. 237.

C. page 11.

C'est dans cette soirée chez Mme de Recke, femme séduisante par sa beauté et son esprit, qu'il fit la connaissance du ministre Maret (duc de Bassano). Goethe produisit sur Maret une impression si profonde, que celui-ci en parla à l'Empereur. Mme de Recke réunissait tous les soirs, après le spectacle, les hommes les plus distingués par leur position et par leur esprit. Elle possédait au plus haut degré le don d'être piquante et de montrer toutes les finesses de son esprit sans blesser personne. Dans son salon se rencontraient, comme sur un terrain neutre, des diplomates et des hommes de guerre d'opinions fort divergentes. Y être admis était une faveur recherchée même par les plus hauts personnages. On y causait sans gêne tout en observant la plus parfaite urbanité; on y échangeait les nouvelles du jour; on y faisait des conjectures sur les négociations diplomatiques. Comme ces réunions avaient toujours lieu immédiatement après le spectacle, on s'y trouvait naturellement prédisposé à une certaine verve qui n'était pas sans charme. Le ministre Maret logeait chez Mme de Recke. Captivé par l'agrément de sa conversation, il oubliait souvent les heures auprès d'elle. Après le départ des invités, il restait encore jusqu'à deux ou trois heures du matin. Le maréchal Soult n'était pas non plus insensible aux grâces de cette femme célèbre; et le grave maréchal, ordinairement si taciturne, savait trouver pour elle des paroles aimables et enjouées. L'empereur Napoléon lui-même ne dédaigna pas de

la distinguer dans un bal chez la duchesse de Weimar; il lui adressa quelques paroles bienveillantes auxquelles Mme de Recke sut répondre avec un à-propos remarquable [1].

On se réunissait aussi à Erfurt chez une autre personne distinguée, sœur de la reine de Prusse (Louise), la princesse de La Tour et Taxis, qui recevait chez elle la compagnie la plus brillante, et souvent l'empereur Alexandre lui-même. On insinuait là tout ce qu'on ne voulait pas dire ouvertement dans les conférences diplomatiques, genre de communications auquel M. de Talleyrand était fort employé. On déployait de l'esprit, de la finesse, de la grâce; on voyait les hommes de génie de l'Allemagne, Goethe, Wieland, venus avec leurs augustes protecteurs, les princes de Weimar, se mêler aux rois, ministres et généraux. C'est là qu'on allait chercher à deviner ce qu'on ne pouvait pas savoir, à surprendre dans un mot échappé quelque grande pensée politique ou militaire [2].

D. page 13.

Le maréchal Lannes (duc de Montébello) avait demeuré chez Goethe en 1806. Il l'aimait autant qu'il l'estimait et l'admirait. A Erfurt, ils se virent journellement et se rencontraient aussi chez Mme de Recke et chez Mme de La Tour et Taxis.

[1] *Souvenirs de Müller*, p 227 et suiv.
[2] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, IX, 318.

E. page 15.

A propos de ce mot : « *Vous êtes un homme* ! » citons quelques fragments de lettres qui montrent la haute importance que Goethe attachait à cette exclamation échappée à l'Empereur :

***Extrait d'une lettre du comte de Reinhardt à Goethe* (du 24 novembre 1848).**

« Von Ihnen soll der Kaiser gesagt haben : « *Voilà un homme* ! » Ich glaub'es; denn er ist fæhig dies zu fühlen und zu sagen.

. . . . . .

***Réponse de Goethe* (du 2 déc. 1808).**

» Also ist das wunderbare wort des Kaisers womit er mich empfangen hat, auch bis zu Ihnen gedrungen. Sie esehen daraus dass ich ein recht ausgemachter heide bin indem das *ecce homo* im umgekehrten sinne auf mich angewendet worden ; übrigens habe ich alle ursache mit dieser naivetæt *des herren der welt* zufriedeu zu sein. »

. . . . . .
. . . . . .
. . . . . .

Es freut mich dass Sie sich entschliessen konnten, wieder in thætigkeit zu treten. Unter einem solchen heerführer ! (Napoléon) wer mœch'e da nicht streiten, und wenn es auch mit aufopferung und unbequemlichkeit geschehe [1].

[1] Comp. Riemer : Briefe von und an Goethe, p. 325.

F. page 19.

Comp. *Mémorial de Sainte-Hélène*, Paris, 1828. III, 134, et un morceau sur la tragédie de *Mahomet*, dicté par l'Empereur, en 1820, à M. Marchand Ce fragment est très-curieux parce qu'il nous montre de quelle manière Napoléon envisageait la tragédie. Nous renvoyons le lecteur au livre publié par M. Marchand sous le titre : *Précis des guerres de César*, par Napoléon. 1836. Strasbourg.

Le morceau en question est ajouté à la fin du volume.

G. page 21.

Comp. *Mémorial de Sainte-Hélène*, VI, 390.

H. page 27.

Le chancelier de Müller nous rapporte encore quelques paroles prononcées par l'Empereur à la fin de l'audience. Nous n'en trouvons aucune mention dans les annales de Goethe à la suite de son entretien avec Napoléon. Voici ces paroles.

« Il faudrait que la tragédie fût l'école des rois et des « peuples ; c'est le point le plus élevé auquel un poëte « puisse atteindre. Vous devriez écrire, par exemple, la

« *Mort de César*[1], mais d'une manière beaucoup plus « digne et plus grandiose que ne l'a fait Voltaire. Ce « travail pourrait devenir la principale tâche de votre « vie. Dans cette tragédie, il faudrait montrer au monde « comment César aurait pu faire le bonheur de l'huma- « nité si on lui avait laissé le temps d'exécuter ses vastes « plans. Venez à Paris, je l'exige de vous; là, vous trou- « verez un cercle plus vaste pour votre esprit d'obser- « vation; là, vous trouverez des matières immenses pour « vos créations poétiques. »

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

Lorsque Goethe se retira, ajoute M. de Müller, on entendit l'Empereur répéter encore à Berthier et à Daru cette parole si remarquable placée dans une telle bouche :

« *Voilà un homme !* »

[1] Il est à regretter que Goethe n'ait pas exécuté son projet d'écrire la *Mort de César*. Il en avait déjà conçu le plan en 1774, comme le prouve cette lettre adressée à Schœnborn :

« Noch einige plane zu grossen dramas hab'ich erfunden, das « heisst, das interessante *détail* dazu in der natur gefunden und in « meinem herzen. Mein Cæsar, der euch nicht freuen wird scheint « sich auch zu bilden. »

« Goethe garda un profond silence sur tous les incidents de l'entrevue, soit que cette réserve fût dans son caractère, soit qu'elle lui fût inspirée par un sentiment de délicatesse et de convenance puisé dans sa connaissance parfaite du grand monde. »

« On pouvait s'apercevoir cependant que les paroles de Napoléon avaient fait une puissante impression sur lui, quoiqu'il évitât avec un tact exquis de répondre à ce sujet aux questions de son souverain. »

« L'invitation que lui avait faite l'Empereur de se rendre à Paris occupa vivement et longtemps son esprit. »

« Il s'adressa plusieurs fois à moi pour avoir une évaluation des frais qu'aurait pu occasionner son voyage. »

« Il me demanda aussi des renseignements sur les usages de Paris, sur les dispositions à prendre, etc. Ce n'est que plus tard qu'il renonça à ce projet, probablement à cause de son âge avancé et des incommodités inséparables d'un si long voyage. »

« C'est dans les dernières années de sa vie qu'il me communiqua les détails de son entretien avec l'Empereur; et seulement quelques jours avant sa mort, je pus le décider à me donner l'autorisation de faire publier dans ses œuvres posthumes ces fragments si laconiques insérés dans les Annales[1]. »

[1] *Souvenir de Müller*, p. 240 et suiv.

J. page 29.

Pour faire bien comprendre et compléter encore sous un autre rapport intéressant les notes de Goethe sur la journée du 6 octobre, nous citerons :

1° Un article du *Journal de l'Empire.*

Weimar, le 7 octobre.

« Hier, à cinq heures et demie de l'après-midi, nous avons éprouvé la joie la plus vive en voyant arriver dans notre ville LL. MM. les empereurs de France et de Russie, accompagnés de S. A. S. notre duc régnant et de beaucoup d'autres monarques et princes [1]. Ces personnages augustes étaient partis d'Erfurt à midi, et s'étaient réunis à une heure au château d'Ettersb ̲o̲ rg. La forêt voisine était cernée de toiles de chasse; au centre se trouvait une grande tente où toute l'illustre compagnie vint se reposer à la fin de la chasse. On tua environ une qua-

[1] Les rois de Bavière, de Wurtemberg, de Saxe, le Prince-Primat et les princes de la *Confédération.*

rantaine de cerfs et de daims. LL. MM. furent reçues à la porte par le magistrat et par le corps des arquebusiers; dès la chute du jour la ville entière fut illuminée. A huit heures tous les monarques et princes se rendirent au théâtre de cette ville, où les comédiens de S. M. L'EMPEREUR ET ROI donnèrent une représentation (*la Mort de César*, par Voltaire). La bourgeoisie forma sur leur passage une double haie; chaque individu avait à la main une torche allumée. Après le spectacle, il y eut un bal à la cour. »

« Aujourd'hui, à neuf heures du matin, les deux empereurs et notre duc régnant partirent dans une calèche ouverte pour le champ de bataille de Iéna. Après avoir parcouru et examiné en détail ces lieux si célèbres dans les fastes militaires de l'Europe, ils revinrent le soir à Erfurt. »

(*Journal de l'Empire* du 14 octobre 1808.)

2° Laissons parler maintenant M. de Müller :

. . . . . .

« Les acteurs français donnèrent la *Mort de César*, par Voltaire. Talma se surpassa lui-même dans le rôle de Brutus. »

« Les vers suivants, prononcés par l'acteur chargé du rôle de César, émurent vivement les spectateurs :

(César répond à Antoine qui lui reproche sa clémence.)

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre,
Ne me conseillez point de me faire haïr.
Je sais combattre, vaincre et ne sais point punir,
Allons, n'écoutons point ni soupçon ni vengeance,
Sur l'univers soumis régnons sans violence.

« A ces paroles, une étincelle électrique parcourut toute la salle. Personne ne put résister à l'émotion générale. »

. . . . . .

« Immédiatement après le spectacle commença le bal de la cour, dans la grande salle du château de Weimar. »

. . . . . .

« Les deux empereurs firent grande sensation : Alexandre se distinguait par sa stature imposante ; il fut d'une amabilité parfaite qui charmait tout le monde. Napoléon portait le simple uniforme des chasseurs de la garde ; il trouva pour chaque dame un mot gracieux ; il causa aussi à ce bal avec Mme de Recke, et fut frappé de

sa beauté. Aprés avoir conversé quelques instants avec Goethe, l'Empereur s'approcha de moi (Müller) et me demanda :

« Où est Wieland ? Pourquoi ne m'amène-t-on pas Wieland ? »

. . . . . .

« Enfin, je conduisis Wieland à l'Empereur ; je me tins à quelques pas en arriére, et je pus suivre mot à mot leur conversation. »

ENTRETIEN

DE

WIELAND ET DE NAPOLÉON

Après quelques paroles aimables, l'Empereur lui demanda :

« — Quel est celui de vos écrits que vous préférez?

« — Sire, répondit le vénérable vieillard, je n'attache « un grand prix à aucun de mes ouvrages. J'ai écrit « selon mon cœur.

« — Mais quel est celui de vos ouvrages que vous « avez créé avec le plus de prédilection, continua « l'Empereur.

Wieland nomma *Agathon et Obéron.*

L'Empereur passa alors à l'histoire et lui fit cette question :

« — Quel fut le siècle le plus heureux de l'humanité[1] ? »

Wieland répondit :

« — C'est un point qu'on ne peut guère déterminer, « et il est difficile de se prononcer sur cette question « d'une manière décisive. Les Grecs ont eu des « époques heureuses si l'on considère seulement la « culture générale des esprits et la liberté politique » dont jouissaient les citoyens. Rome compta aussi parmi « les mauvais empereurs quelques princes qui méritent « réellement d'être surnommés les bons génies de « l'humanité. D'autres peuples encore peuvent se glorifier « d'avoir eu des souverains sages et cléments. Il me « semble cependant qu'en général l'histoire du monde « paraît se mouvoir dans un grand cercle monotone. Le « bien et le mal, la vertu et le vice se succèdent conti- « nuellement : c'est la tâche du philosophe de faire « ressortir tout ce qu'il y a de bon, et de rendre par là « le mauvais supportable.

[1] Napoléon, en 1806, avait déjà adressé la même question à Jean de Müller (l'historien), qui se prononça pour le gouvernement des Antonins.

« — Très-bien ! très-bien ! répliqua l'Empereur, mais « il n'est pas juste de peindre tout en noir comme l'a « fait Tacite. C'est certainement un peintre habile, un « *coloriste* hardi et séduisant; mais avant tout il a pour « but de produire de l'effet. L'histoire ne veut pas « d'illusions; elle doit éclairer et instruire, et non pas « seulement nous donner des descriptions et des récits « qui nous impressionnent.

« Tacite n'a pas assez développé les causes et les « ressorts intérieurs des événements; il n'a pas assez « étudié le mystère des faits et des pensées. Il n'a « pas assez cherché et scruté leur enchaînement pour « transmettre à la postérité un jugement juste et « impartial.

« L'histoire, comme je l'entends, doit savoir saisir les « individus et les peuples tels qu'ils pouvaient se montrer « au milieu de leur époque. Il faut tenir compte des « circonstances extérieures qui durent nécessairement « exercer une grande influence sur leurs actions, et voir « clairement dans quelles limites s'exercait cette « influence. Les empereurs Romains n'étaient pas si « mauvais que Tacite nous les peint. Aussi je lui préfère « beaucoup Montesquieu ; il est plus juste et sa critique « est plus conforme à la vérité. »

L'Empereur en vint ensuite à la religion chré-

tienne et à son histoire, et surtout aux causes de sa propagation si rapide :

« J'y trouve, dit-il, une réaction de l'esprit grec « contre l'esprit romain. La Grèce, vaincue par la force « physique, reconquit la domination spirituelle [1] en « recueillant, et en nourrissant, pour ainsi dire dans son « sein, ce germe bienfaisant (le christianisme) que la « Providence avait fait éclore au-delà de la mer pour le « bonheur de l'humanité. »

. . . . . .

« Les philosophes se tourmentent, continua l'Em- « pereur; ils bâtissent des systèmes, mais ils cherchent « en vain une meilleure doctrine que celle du chris- « tianisme, qui a reconcilié l'homme avec lui-même et « garanti le repos et l'ordre public des peuples tout « aussi bien que le bonheur et l'espérance des individus. »

. . . . . .

[1] Comp. ces paroles de Napoléon à ce vers si concis d'Horace, où le poëte parle de la conquête spirituelle de la Grèce sur Rome :

Græcia capta ferum victorem cepit et artes
Intulit agresti Latio.....
(*Hor. Ep.* II, 1, 156)

Comp. aussi Ovide. Fast. III, 101.—Tite-Live, XXXIV, 4.
S S.

« Napoléon avait grande envie de continuer ; mais le digne vieillard, fatigué d'être debout, demanda la permission de se retirer. »

. . . . . .

« Napoléon causa encore une fois avec Goethe. L'Empereur revint sur la tragédie. Il répéta que la tragédie était la plus belle école des princes et des hommes d'État, et que jusqu'à un certain point elle était placée plus haut que l'histoire [1]. »

L'Empereur se retira seulement à une heure du matin. Je n'avais pas remarqué pendant le bal M. de Talleyrand; je le cherchai partout, et je le rencontrai à la fin, tout à fait au bout d'une longue galerie qui menait à la chambre à coucher de l'Empereur. Je trouvai M. de Talleyrand assis sur un canapé, absorbé dans ses pensées. Lorsque je l'eus abordé, il me demanda immé-

[1] Il n'est pas sans intérêt de mentionner ici une opinion soutenue par Napoléon dans une autre occasion, à l'un de ses couchers de Saint-Cloud :

« La tragédie, disait-il alors avec chaleur, échauffe l'âme, élève « le cœur, peut et doit créer des héros. Sous ce rapport la France « doit à Corneille une partie de ses belles actions. Aussi, *Messieurs*, « *s'il vivait je le ferais prince.* » (*Mémorial de St-Hélène*, II, 334.)

diatement un Mémoire sur les entretiens de l'Empereur avec Wieland et avec Goethe; je cherchai, pour lui refuser, une défaite honnête[1].

. . . . . .

Nous ne parlons pas des versions contradictoires de MM. de Raumer, Gruber, Bœttiger et Weber. Toutefois, ajoutons un seul mot : M. Thiers mentionne aussi ces entretiens dans son *Histoire du Consulat et de l'Empire*[2]. Nous savons, par une communication personnelle de M. Thiers, que les principaux détails en sont consignés dans les Mémoires de M. de Talleyrand (lesquels demeureront encore longtemps inédits), et qu'ils se trouvent aussi dans les papiers de l'académie de Weimar.

Nous regrettons vivement de n'avoir pu profiter des Mémoires de M. de Talleyrand, mais nous tenons d'une source certaine que le récit de M. de Müller est conforme en tout point aux notes qu'il avait confiées lui-même à l'académie de Weimar dont il a été longtemps le président.

[1] Souvenirs de Müller. p. 247 et suiv.
[2] *Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers, IX, 330.

K. page 29.

C'est à l'audience du 2 octobre que Goethe dut d'être décoré de la Légion d'honneur. Immédiatement après le spectacle du 13 octobre, le duc de Bassano fit appeler le chancelier de Müller et lui remit les insignes de cet ordre pour Wieland et pour Goethe, avec deux lettres flatteuses adressées à ces illustres écrivains. Goethe surtout fut ravi de cette distinction, comme nous pouvons le lire dans les lettres qu'il écrivit à MM. Zelter et de Reinhardt.

Nous donnons dans l'original quelques extraits de cette correspondance :

Goethe à Zelter.

« 30 octobre 1808.

« Durch die zeitungen sind Sie diesen monat über genugsam an uns erinnert worden. Bei diesen begebenheiten gegenwærtig zu sein war viel werth. Von einer so seltsamen constellation habe ich auch günstigen einfluss erfahren. Der Kaiser von Frankreich hat sich sehr geneigt gegen mich erwiesen. Beide Kaiser haben mich mit sternen und bændern beehrt, welches wir denn in aller bescheidenheit dankbar anerkennen wollen. — Ich enthalte mich nicht Ihnen einen merkwürdigen

kupferstich beizulegen. Der punkt wo der tempel steht[1] ist der fernste wohin diesmal Napoléon gekommen ist. Wenn Sie uns besuchen welches der himmel gebe! so will ich sie auch auf den fleck stellen, wo hier das mænnchen mit dem stocke in die welt deutet. »

Goethe au comte de Reinhardt.

« 7 novembre 1808.

« Die geister sind gewiss bei uns gewesen als die gewæsser (der monarchenfluth) so hoch stiegen, dass die franzœsische Tragœdie in Weimar spielte, und sich ihr freund eben der farbe mit Ihnen erfreuen kann[2]. »

L. page 37.

MM. de Hagen, Düntzer, Depping combattent dans leurs écrits l'opinion généralement reçue, qui fait de Jérusalem, attaché d'ambassade, fils du pasteur de ce nom, le héros exclusif du roman de Goethe.

[1] Allusion au Temple de la victoire élevé sur le plateau où l'empereur Napoléon avait bivouaqué le 13 octobre 1806, veille de la bataille de Iéna.

(*Moniteur* du 13 octobre 1808.)

[2] Allusion au ruban rouge de la Légion d'honneur.

« Bien qu'il soit avéré, dit M. Depping, que l'apprenti diplomate de Wetzlar (Jérusalem) n'eût aucun rapport avec Charlotte, on s'est toujours obstiné à soutenir la version contraire. Le public était si persuadé de la réalité de cette tradition menteuse, que l'on fit des pèlerinages au tombeau du jeune Jérusalem Il paraît même que des sociétés de personnes très-sentimentales se sont transportées la nuit, en cortége et en habits de deuil, au cimetière, ont chanté des hymnes funèbres autour de la tombe, et célébré par des discours la mémoire du défunt. Il a fallu, ajoute-t-on, que la police intervînt et prohibât ces cérémonies lugubres et nocturnes. La lecture de *Werther* avait fait une impression si profonde sur les esprits des lecteurs et surtout des lectrices, qu'ils croyaient devoir donner des témoignages publics de compassion aux mânes du prétendu amant de Charlotte [1]. »

Il est maintenant bien prouvé que le véritable amant de Charlotte était Goethe lui-même. C'est lui aussi qui est en grande partie le héros de son propre roman, quoiqu'il en dise dans ses Mémoires, comme on pourra, du reste, s'en convaincre quand on lira sa correspondance avec Johan-Christian Kestner (Albert), et avec sa femme, née Charlotte Buff (Charlotte).

[1] *Rhein. Provinc. Blatt.* 1839. N° 15 et 16.

Traçons en quelques mots l'histoire de cette correspondance :

Goethe fit la connaissance de Kestner, attaché à la légation de la ville de Brême, au mois de mars 1772, dans une partie de campagne aux environs de Wetzlar. Celui-ci aimait Charlotte, et leurs fiançailles étaient depuis longtemps arrêtées. Aussi parmi ses amis était-il toujours désigné sous ce nom : Le Fiancé (*Bræutigam.*) Kestner éprouva sur-le-champ, pour le jeune et noble patricien de Francfort, la plus vive sympathie. Goethe répondit chaleureusement à ses avances ; et bientôt tous deux se lièrent d'amitié. Le prétendu de Charlotte introduisit Goethe dans la maison de son futur beau-père, le bailli Buff. Goethe nous esquisse dans ses Mémoires les portraits de Charlotte et de Kestner, sans indiquer leurs noms [1].

Goethe vit Charlotte et l'aima de toutes les forces de son âme, bien qu'elle fût la fiancée de son ami.

Loin de voir d'un mauvais œil et de redouter les assiduités de Goethe, Kestner, retenu à sa chancellerie presque toute la journée par ses fonctions diplomatiques et presque toujours loin de sa fiancée, voyait avec plaisir le jeune poëte accompagner Charlotte dans ses promenades à travers la contrée romantique qui environne Wetzlar.

Il connaissait trop la loyauté de Goethe pour avoir la

[1] *Goethe*, éd. Cotta, XXII, 114 et suiv.

moindre défiance. Mais le poëte fut effrayé lui-même des ravages que cette passion causa dans son cœur. Malheureusement Charlotte ne pouvait lui appartenir. Alors cette passion violente fit naître dans son esprit une résolution inébranlable qui fut fortifiée encore par son ami Merck.

Il s'enfuit de Wetzlar pour ne plus y revenir. Avant son départ il avait pris la précaution d'écrire deux lettres à Kestner et à Charlotte, dont l'une, qu'il adressa à la dernière, contient ces mots: « *Enfin il est parti ! ma Charlotte.* » Ce billet commence la correspondance avec les époux Kestner où nous trouvons, à côté des sentiments les plus délicats, les idées les plus élevées, une tendresse expansive et profonde, et un amour sans bornes, tel que Goethe seul pouvait le sentir et l'exprimer.

Un grand nombre de ces lettres sont reproduites dans le roman. Nous y remarquons celle du 20 février que Goethe mit dans son *Werther* sans y changer un mot :

« Que Dieu vous bénisse, écrit-il à ses amis après avoir appris leur mariage, et vous donne toutes les heures fortunées qu'il me refuse. Je te rends grâce mon ami de m'avoir trompé. J'attendais que le jour de tes noces fût fixé ; je me proposais, ce jour là, d'enlever solennellement du mur le profil de Charlotte et de l'enterrer parmi d'autres papiers. Vous voilà unis, et son portrait est encore là. Eh bien ! qu'il y reste ! Et pourquoi n'y resterait-il pas? Ne suis-je pas aussi auprès de vous? Ne suis-je pas dans le cœur de Charlotte ? Oui tu peux le permettre ; j'y occupe la seconde place, et je veux et je dois la conserver ; je deviendrais furieux si elle pouvait oublier... Cette pensée est un enfer... Sois heureux, mon ami ! Ange du ciel, Charlotte sois la plus heureuse des femmes. »

Quant au récit des dernières journées de Werther, Goethe suivit la relation qui lui fut envoyée par Kestner, dans laquelle celui-ci lui raconte le suicide de Jérusalem. C'était justement cette catastrophe qu'il fallait au poëte pour finir un roman, où il voulait raconter sa propre histoire, et non celle de Jérusalem. Ce récit de Kestner nous a été conservé. Il fait aussi partie de cette correspondance [1]. Ce commerce de lettres commença en 1772 et cessa seulement après la mort de J.-C. Kestner (le 24 mai 1800). Goethe rencontra une dernière fois Mme Kestner à Weimar [2]. Elle avait alors cinquante-trois ans. Le poëte survécut à sa Charlotte ; cette créature angélique mourut comme elle avait vécu, résignée et pieuse, quatre ans avant lui, le 16 janvier 1828.

Ce recueil de lettres était en la possession de M. Comthur Kestner, fils des époux Kestner, qui vient

[1] *Discours de M. de Hagen*, inséré dans le tome VIII du *Jahrbuch der Berlinischen gesellschaft für deutsche Sprache und Alterthumskunde*. Berlin 1848, p. 323 et suiv.

Feuilleton de M. R. W. de Hanovre qui avait assisté au mois d'octobre 1846 à Naples, près du Largo di Castello, à une lecture des lettres inédites de Goethe aux époux Kestner, faite par M. Comthur.
(*Gazette d'Augsbourg* 1847. N° 190.)

Lettres de Goethe, adolescent, adr. à Charlotte. Article attribué à M. Stahr.
(*Gazette de Cologne*, 1847. N° 317.)

Nous préparons nous-même une étude sur *Werther* que nous publierons incessamment et où l'on trouvera sur cette matière des détails plus complets.

S. S.

[2] *Goethe*, XXVII, 324.

de mourir à Rome où il fut attaché, en qualité de conseiller, à la légation du roi de Hanovre près le Saint-Siége.

M. Comthur n'a jamais voulu le publier, retenu par un sentiment des convenances facile à apprécier. Mais la plupart des obstacles qui s'opposaient à l'impression de cette correspondance ont désormais disparu ; aussi est-il permis d'espérer qu'on vaincra plus facilement la résistance des autres membres de la famille dépositaires de ce trésor.

APPENDICE

Nous ne pouvons résister au désir de traduire quelques extraits d'un ouvrage très-intéressant qui vient de paraître[1] et qu'on nous communique à l'instant même. Ces détails se rapportent à l'entretien de Napoléon et de Wieland que nous avons donné dans nos notes, page 93 et suiv.

« Pendant la représentation, Napoléon remarqua dans une loge assez voisine de la sienne un beau vieillard qui attira son attention. L'Empereur

[1] *Freundesbilder aus Goethes Leben von* H. Düntzer. Leipzig. 1853.

voulut en savoir le nom, et le demanda au Prince-Primat. Il apprit que ce personnage était Wieland, le même qui quelques années auparavant soutenait que la dictature de Napoléon pourrait seule sauver la France. Au bal qui suivit immédiatement la représentation, Napoléon, après avoir causé assez longtemps avec Goethe, demanda Wieland, qui, bien qu'invité de bonne heure par la duchesse elle-même, n'assistait point à cette fête, sans doute empêché par des raisons de santé. Napoléon manifesta pour la seconde fois le désir de s'entretenir avec celui qu'on avait surnommé le *Voltaire allemand*. Il témoigna son étonnement à M. de Müller de ce que Wieland ne se fût pas rendu à l'invitation de la duchesse. On le fit immédiatement savoir à Wieland.

« Je ne pus faire autrement, raconte Wieland, que de monter dans le carrosse de cour qui me fut envoyé par la duchesse, et de me rendre au bal dans mon *accoutrement* ordinaire, une calotte sur la tête, sans être poudré, chaussé de bottes en drap, au reste mis avec décence.

« J'y arrivai à dix heures et demie. A peine fus-je entré que Napoléon vint à ma rencontre de l'autre bout de la salle; la duchesse elle-même me présenta à lui. »

« Napoléon m'accueillit avec affabilité, et fixa sur moi un regard perçant, tout en m'adressant les phrases d'usage. Il est impossible de rencontrer un simple mortel qui possède à un plus haut degré le don de découvrir au premier abord les pensées secrètes d'un homme ; et, comme on dit ordinairement, de le pénétrer jusqu'au fond. Au grand étonnement de tous les personnages présents, il causa avec moi comme avec un égal, (*seines gleichen*) pendant une heure et demie et sans discontinuer, ce qu'il n'avait encore fait avec personne. »

« Nous étions entourés d'un grand nombre de curieux, qui auraient bien voulu suivre notre conversation, mais qui, obligés de se tenir à une distance respectueuse, ne purent saisir que quelques mots isolés. C'est pourquoi je peux dire qu'il n'y a pas un seul mot de vrai dans les versions qui courent le monde sur les questions de l'Empereur et sur mes réponses. »

« Il était très-heureux pour moi que Napoléon fût ce soir-là en humeur de discourir, et de faire seul les frais de la conversation ; car, quant à moi, je suis un *orateur français* peu exercé, et ma langue est fort peu déliée. Il était presque minuit lorsque je commençai à sentir la fatigue. Je pris une liberté

dont un autre que moi n'aurait jamais usé. Je demandai à Sa Majesté la permission de me retirer, n'ayant plus la force de me tenir debout ; Napoléon reçut avec affabilité ma demande : « Allez donc, » me dit-il en accompagnant ces paroles d'un geste amical : « Allez, bonne nuit, » ajouta-t-il encore une fois.

Malgré la lettre de Wieland, la version du chancelier de Müller mérite, selon M. Düntzer, la confiance la plus absolue.

Nous terminons en insérant quelques passages de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. Thiers. Le récit du grand historien complète encore, sous bien des rapports les fragments de Goethe et les souvenirs de M. de Müller. Nous écartons de ce récit tout ce qui ne se rapporte pas directement au sujet que nous avons traité.

. . . . . .

Alexandre arriva le 25 septembre à Weimar, voulant résider dans cette cour de famille jusqu'au 27, jour assigné pour la réunion à Erfurt.

Napoléon de son côté avait quitté Paris, précédé, entouré et suivi de tout ce qu'il y avait de plus grand

dans son armée et dans sa cour. M. de Talleyrand était l'un des personnages qu'il avait dépêchés en avant, pour donner au langage, à l'attitude de tout le monde, la direction qu'il lui convenait d'imprimer. Quoique déjà mécontent de quelques propos de M. de Talleyrand sur les affaires d'Espagne, dont celui-ci cherchait à se séparer depuis qu'elles tournaient mal, Napoléon avait voulu l'avoir pour se servir de lui au besoin dans diverses communications délicates, auxquels M. de Champagny n'était pas propre. Une grande quantité de généraux, de diplomates étaient du voyage. L'Allemagne s'était fait représenter par une foule de princes couronnés. Dès le 26, le roi de Saxe s'était empressé de paraître à Erfurt. Cette petite ville d'Erfurt, ancienne possession d'un prince ecclésiastique, habituée, comme Weimar et plusieurs autres capitales studieuses de l'Allemagne, à un calme inaltérable, était devenue le lieu le plus animé, le plus brillant, le plus peuplé de soldats, d'officiers, d'équipages, de serviteurs à livrée. On y rencontrait, comme de simples promeneurs, des rois, des princes, de très-grands seigneurs de l'ancien et du nouveau régime. Napoléon y avait expédié d'avance tout ce qu'il fallait pour cacher sous des plaisirs élégants et magnifiques le sérieux des affaires. Il y arriva le 27 septembre, à dix heures du matin. Après avoir reçu les autorités civiles et militaires accourues de

tous les environs, puis les diplomates de l'Europe, les potentats de la confédération du Rhin, le roi de Saxe, il sortit d'Erfurt à cheval, vers le milieu du jour, entouré d'un immense état-major, pour aller à la rencontre de l'empereur Alexandre, qui venait de Weimar en voiture découverte. Weimar est à quatre ou cinq lieues d'Erfurt. Napoléon rencontra son allié à deux lieues. En apercevant la voiture qui le transportait, il fit prendre le galop à son cheval comme pour mieux témoigner son empressement. Arrivés l'un près de l'autre, les deux empereurs mirent pied à terre, s'embrassèrent cordialement, et avec tous les signes d'un extrême plaisir à se revoir, plaisir sincère du reste; car, outre qu'ils avaient grand besoin de conférer de leurs affaires, ils se plaisaient réciproquement. Des chevaux avaient été préparés pour Alexandre et sa suite; les deux empereurs rentrèrent donc à cheval, marchant l'un à côté de l'autre, s'entretenant avec une véritable effusion, se demandant des nouvelles de leurs familles, comme si ces familles de même origine s'étaient jadis connues et aimées, charmant enfin par leur aspect les populations accourues des pays environnants, avides de les voir, et heureuses de les trouver si bien d'accord, car c'était pour elles un gage qu'elles ne reverraient plus ces formidables armées qui deux ans auparavant, à la même époque et dans les mêmes lieux, ravageaient leurs belles campagnes.

Arrivé à Erfurt, Napoléon présenta à l'empereur Alexandre tous les personnages admis à cette entrevue, en commençant par les rois et princes, et le reconduisit ensuite au palais qu'il lui avait destiné. C'était chez Napoléon qu'on devait dîner tous les jours, puisque c'était lui qui offrait l'hospitalité au souverain du Nord. Le soir, s'assirent autour d'un festin splendide Napoléon, Alexandre, le grand-duc Constantin, le roi de Saxe, le duc de Weimar, le prince Guillaume de Prusse, la foule enfin des princes régnants, des personnages titrés, civils et militaires. La ville fut illuminée, et on assista à une représentation de *Cinna*, donnée par les acteurs tragiques les plus parfaits que la France ait jamais possédés. La clémence habile du fondateur d'empire désarmant les partis, les rattachant à son pouvoir, était le spectacle par lequel Napoléon voulait que commençassent les représentations de la tragédie française[1].

. . . . . .

. . . . . .

. . . . . .

[1] IX, 302.

Voyez ci-dessus, page 78 et suiv.

Erfurt était devenu le rendez-vous de souverains le plus extraordinaire dont l'histoire fasse mention. Aux empereurs de France et de Russie, au grand-duc Constantin, au prince Guillaume de Prusse, au roi de Saxe, s'étaient joints les rois de Bavière et de Wurtemberg, le roi et la reine de Westphalie, le Prince-Primat, chancelier de la Confédération, le grand-duc et la grande-duchesse de Bade, les ducs de Hesse-Darmstadt, de Weimar, de Saxe-Gotha, d'Oldembourg, de Mecklembourg-Strélitz et Mecklembourg-Schwerin, et une foule d'autres qu'il serait trop long d'énumérer, avec leurs chambellans et leurs ministres. Ils dînaient chaque jour chez l'Empereur, assis chacun à son rang. Le soir on allait au spectacle, dans une salle de théâtre que Napoléon avait fait réparer et décorer pour cette solennité. La soirée s'achevait chez l'empereur de Russie. Napoléon s'étant aperçu qu'Alexandre éprouvait quelque difficulté à entendre, à cause de la faiblesse de son ouïe, avait fait disposer une estrade à la place que l'orchestre occupe dans les théâtres modernes, et là les deux empereurs étaient assis sur deux fauteuils qui les mettaient fort en évidence. A droite, à gauche, étaient rangés des siéges pour les rois. Derrière, c'est-à-dire au parterre, se trouvaient les princes, les ministres, les généraux; ce qui a donné lieu de dire si souvent qu'à Erfurt il y avait un parterre de rois. On avait

représenté *Cinna*[1], on représenta *Andromaque*, *Britannicus*, *Mithridate*, *Œdipe*. A cette dernière représentation, un fait singulier frappa l'auditoire d'étonnement et de satisfaction. Alexandre, tout plein du nouveau contentement que Napoléon avait eu l'art de lui inspirer, donna à celui-ci une marque de la plus douce, de la plus aimable flatterie. A ce vers d'Œdipe :

L'amitié d'un grand homme est un bienfait des dieux.

Alexandre, de manière à être aperçu de tous les spectateurs, saisit la main de Napoléon et la serra fortement. Cet à-propos causa dans l'assistance un mouvement de surprise et d'adhésion unanime[2].

. . . . . .

[1] Le Théâtre français donna successivement quatorze tragédies : *Cinna*, *Rodogune* et le *Cid*, de Corneille ; *Andromaque*, *Mithridate*, *Britannicus*, *Iphigénie*, *Phèdre* et *Bajazet*, de Racine ; *Œdipe*, *Zaïre* et *Mahomet*, de Voltaire ; *Manlius*, de La Fosse, et *Rhadamiste*, de Crébillon.

Les principaux rôles furent remplis par Talma, Lafont, St-Brix, et Mlles Raucourt, Duchesnois et Bourgoin.

(Note de l'Editeur.)

[2] IX, 315.

Les deux empereurs, avec toute leur suite de rois et de princes, s'étaient rendus à Weimar pour y rester pendant les journées du 6 et du 7 octobre, et revenir le 8 à leurs importantes affaires. Entre Erfurt et Weimar se trouve la forêt d'Ettersbourg.

Le grand-duc de Weimar y avait fait préparer une ligne de pavillons élégants pour tous ses visiteurs couronnés. Celui des empereurs et des rois, placé au centre, était magnifique. Devant ces pavillons devait passer une masse immense de gibier, cerfs, daims, lièvres, retenus dans des filets, et obligés pour s'enfuir d'essuyer le feu des hôtes conviés à cette fête. Alexandre n'avait jamais tiré un coup de fusil, tant était douce la nature de ses goûts. Il abattit cependant un cerf, et il en tomba une multitude d'autres sous les coups de cette illustre compagnie de chasseurs. Une réception somptueuse attendait à Weimar les deux empereurs. Après un repas splendide, un bal réunit la plus brillante société allemande, Goethe et Wieland s'y trouvaient. Napoléon laissa cette société pour aller dans le coin d'un salon converser longuement avec les deux célèbres écrivains de l'Allemagne. Il leur parla du christianisme, de Tacite, de cet historien, l'effroi des tyrans, dont il prononçait le nom sans peur, disait-il en souriant; il soutint que Tacite avait chargé un peu le sombre tableau de son temps, et qu'il n'était pas un peintre assez simple pour être tout

à fait vrai. Puis il passa à la littérature moderne, la compara à l'ancienne, se montra toujours le même, en fait d'art comme en fait de politique, partisan de la règle, de la beauté ordonnée, et, à propos du drame imité de Shakespeare, qui mêle la tragédie à la comédie, le terrible au burlesque, il dit à Goethe :

« Je suis étonné qu'un grand esprit comme vous *n'aime pas les genres tranchés*[1] ! »

Mot profond, que bien peu de critiques de nos jours sont capables de comprendre.

Après ce long entretien, où il déploya une grâce infinie, et où il laissa voir à ces deux hommes de lettres éminents qu'il leur avait sacrifié la plus noble compagnie, Napoléon les quitta flattés comme ils devaient l'être d'une si haute marque d'attention[2] !

[1] Nous n'avons rencontré nulle part ces dernières paroles de l'Empereur, qui se trouvent sans doute consignées dans les Mémoires inédits de M. de Talleyrand. Nous faisons encore observer au lecteur qu'il faut distinguer dans ce passage les deux entretiens successifs que Napoléon eut séparément avec Wieland et avec Goethe.
Voyez ci-dessus page 98. S. S.

[2] IX, 328.
Voyez ci-dessus page 93 et suiv.

Les souverains accourus à Erfurt, ayant pris congé des deux empereurs, étaient successivement repartis. Le 14 au matin, Alexandre et Napoléon montèrent à cheval, au milieu de la population affluant de toutes parts, en présence des troupes sous les armes, et sortirent d'Erfurt à côté l'un de l'autre, comme ils y étaient entrés. Ils parcoururent ensemble une certaine étendue de chemin; puis ils mirent pied à terre, abandonnant leurs chevaux à des piqueurs, se promenèrent quelques instants ensemble, se redirent de nouveau et brièvement ce qu'ils s'étaient dit tant de fois sur l'utilité, la fécondité, la grandeur de leur alliance, sur leur goût l'un pour l'autre, sur leur désir et leur espérance de resserrer leurs liens; puis s'embrassèrent avec une sorte d'émotion.

. . . . . .

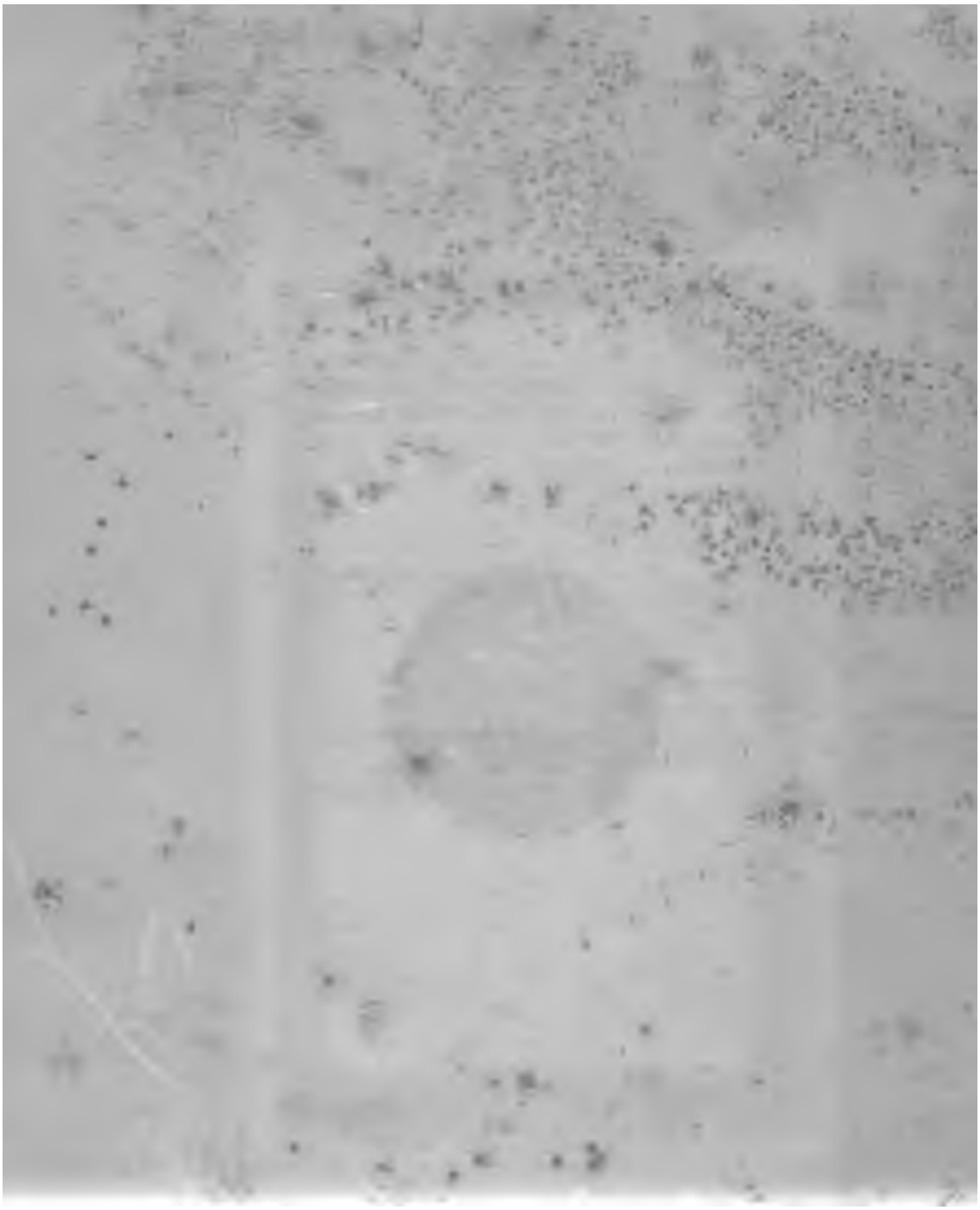
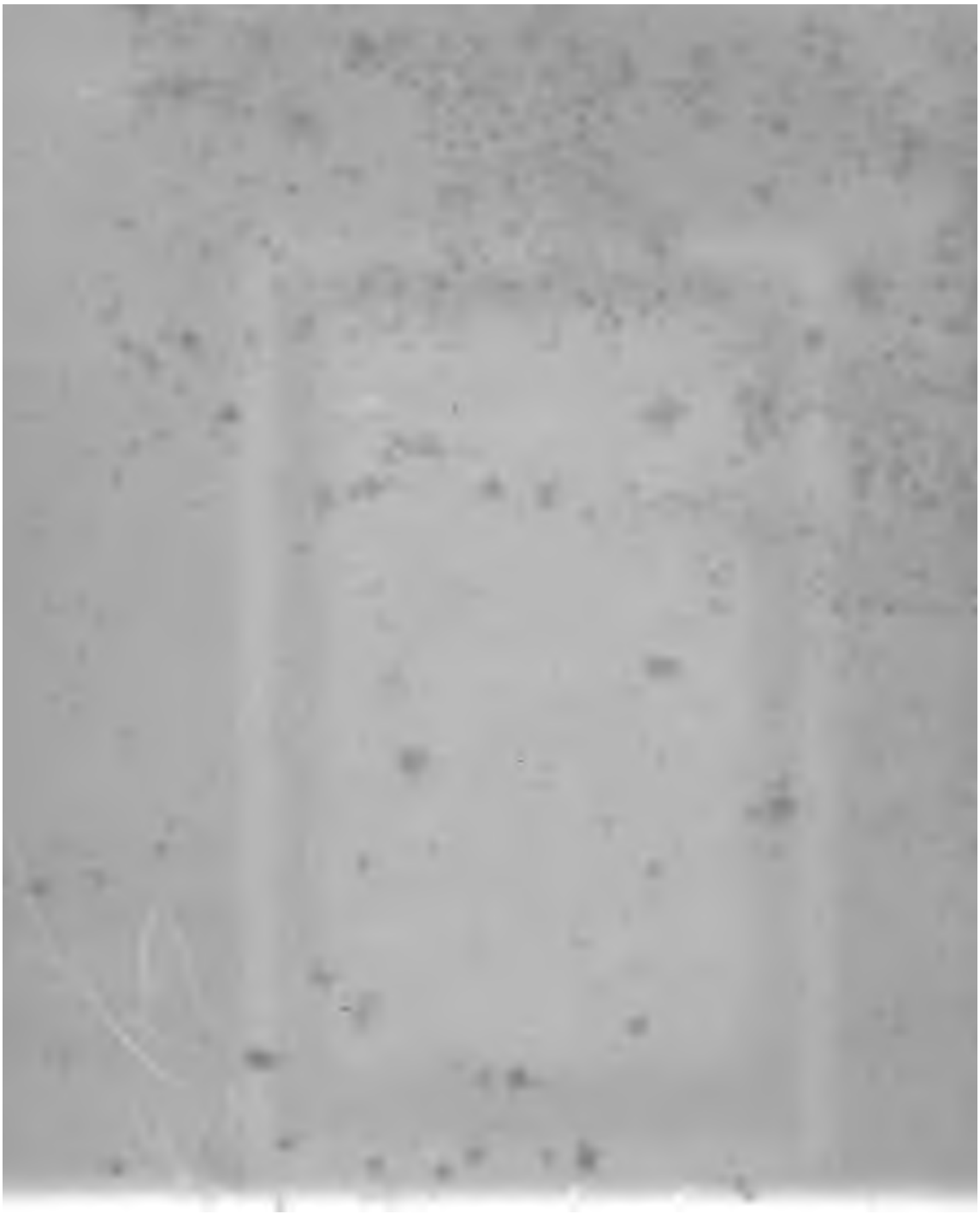
. . . . . .

. . . . . .

Alexandre et Napoléon se quittèrent émus, et se serrèrent de bonne foi la main, l'un du haut de sa voiture, l'autre du haut de son cheval. Alexandre partit pour Weimar et Saint-Pétersbourg, Napoléon pour Erfurt et Paris. Ils ne devaient plus se revoir, et aucun de leurs projets du moment, aucun ne devait se réaliser !

Napoléon, rentré à Erfurt, donna congé aux personnages, princes et autres, qui restaient encore, puis monta lui-même en voiture quelques heures après, laissant dans le silence et la solitude cette petite ville, qu'il en avait tirée un instant, pour la remplir de tumulte, d'éclat, de mouvement, et la replonger ensuite dans sa paisible obscurité. Elle restera célèbre cependant, comme ayant été le théâtre où fut donnée cette prodigieuse représentation des grandeurs humaines[1].

[1] IX, 346.

FIN.

QVOD TIBI FIERI
NON VIS ALTERI
NE FECERIS
VNVM